

NOUVELLE SÉRIE

JOURNAL
DES SAVANTS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE L'INSTITUT DE FRANCE

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

1915-1916

PAUL LEJAY

LES ÉLÉGIES ROMAINES
DE PROPERCE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

Bibliothèque Maison de l'Orient



150693

LES ÉLÉGIES ROMAINES DE PROPERCE

PREMIÈRE PARTIE

LA PRÉFACE

PROPERCE ET L'ASTROLOGUE

The Roman elegiac poets, edited with introduction and notes by KARL POMEROY HARRINGTON. Un vol. in-8°, 444 p.; New-York, Cincinnati, Chicago, American book company, 1914.

Propertius n'a pas été très heureux avec la philologie moderne. Un tel jugement semble un paradoxe. Aucun auteur n'a plus tenté l'ingéniosité des conjectures. Mais ce pullulement d'essais prouve que la tradition du texte a été longtemps méconnue et que le sens des vers n'était pas expliqué. Lachmann, dans son édition de 1816, a faussé et a compliqué, pour deux générations de savants, l'étude du poète par des erreurs sur la valeur des manuscrits, par une multitude d'hypothèses gratuites, par la fâcheuse division de l'œuvre en cinq livres⁽¹⁾.

I

Le texte nous a été conservé par deux groupes de témoins. L'un ne compte qu'un seul manuscrit, le *Neapolitanus*, du XII^e siècle, ainsi appelé parce qu'il était à Naples au XVI^e et au XVII^e siècle. C'est là que le vit Heinsius et probablement que l'acheta Marquard Gude. La collection de cet amateur (1635-1689) est devenue un fonds de la bibliothèque de Wolfenbüttel. L'autre groupe ne renferme que des copies de la Renaissance. Un des mérites de Baehrens a été de distinguer dans la quantité quatre manuscrits utiles, deux du XIV^e siècle,

⁽¹⁾ Julius Binder, professeur « des droits » à Erlangen, qui a touché à plusieurs de nos élégies de Propertius dans un livre confus et sans originalité, *Die Plebs* (Leipzig, 1909), prend ses références à droite et à gauche, et relève dans son index successivement cinq citations du livre IV et trois du livre V, sans se douter que ces deux livres sont le même.

A (Leyde, Vossianus 38) et F (Florence 36, 49), et deux du xv^e, D (Deventer 1792) et V (Vatican, Ottobonien 1514). Ces quatre manuscrits forment deux subdivisions, A F, D V. A s'arrête à II, 1, 63; on doit à M. Postgate d'avoir mis en lumière, pour suppléer A, un manuscrit qui commence à II, 21, 3, le manuscrit 333 d'Holkham, appartenant au duc de Leicester (L). On a donc, d'une part, N, d'autre part, A F L et D V.

Ces données devaient être rappelées. Nous ne connaissons les leçons du manuscrit d'Holkham que depuis la fin du dernier siècle. La supériorité du *Neapolitanus* n'a été nettement établie que par les travaux d'Ellis en 1880 et de M. Plessis en 1884⁽¹⁾; même dans la suite, elle n'a pas été acceptée autant qu'il fallait. Pendant presque tout le cours du xix^e siècle, Properce a pâti de l'insuffisance paléographique des philologues allemands. Keil seul, avec son expérience personnelle, avait vu que ce manuscrit était du xii^e siècle. Lachmann et Hertzberg le plaçaient au xiii^e, Lucien Müller au xiv^e ou au xv^e, Baehrens (et cela étonne de sa part) au xv^e. Aussi n'est-ce que tardivement que nous avons eu des éditions critiques suffisantes : Postgate, dans le *Corpus poetarum latinorum* (1894), Phillimore (1901), Hosius (1911). La mieux pondérée est peut-être celle de M. Phillimore⁽²⁾.

⁽¹⁾ Ellis, dans l'*American Journal of philology*, I (1880), p. 396; Plessis, *Études sur Properce* (thèse), Paris, 1884.

⁽²⁾ Une grande prudence est nécessaire. Le *Neapolitanus* donne pour IV, 1, 31 : « Hinc Tatiens Ramnesque uiri Luceresque *Soloni* ». Toutes les éditions, jusqu'à celle de M. Postgate, ont *coloni*, leçon des autres mss; Passerat lui-même n'a pas deviné le vrai texte sous le *seloni* du Memmianus, manuscrit dérivé du *Neapolitanus*. Bien mieux, Denys d'Halicarnasse, II, 37, dit : Ἡξε ... ἐκ Σολωνίου πόλεως ... Λοκόμων. On regardait Σολωνίου comme une faute. Hertzberg s'étonnait et considérait cette coïncidence de fautes « miraculi instar »!

C'est Ellis qui le premier a vu qu'une rencontre si merveilleuse était la vérité; M. Phillimore a enfin rétabli *Soloni* dans une édition. Voy. les textes anciens sur l'ager *Solonius* dans E. Desjardins, *Topographie du Latium* (Paris, 1854), p. 9 et 218. Ce qui faisait hésiter Desjardins et, avant lui, E. H. Bunbury (Smith, II, 1021), à garder le texte de Denys (celui de Properce était inconnu par la faute des éditeurs), c'était l'établissement d'Etrusques dans le Latium. Maintenant nous savons que, dès le vi^e siècle avant notre ère, les Etrusques étaient solidement installés en Campanie, et qu'entre l'Etrurie propre et ce pays, ils avaient des positions dans le Latium. On ne trouvera rien de plus dans Nissen. —

Mais il n'existe pas encore de commentaire convenable. Les deux volumes de Hertzberg renferment de bons matériaux; la partie consacrée proprement au commentaire est plutôt un recueil de notes et de discussions critiques. En 1898, Rothstein a publié une édition avec une annotation dans la collection Weidmann. J'aurai souvent à la discuter, Récemment, un savant français s'est vu taxé d'ingratitude dans une revue hollandaise; il avait censuré une brochure allemande à laquelle il empruntait quelques données. Pour éviter pareil reproche d'un critique neutre ou neutraliste, je me hâte de déclarer que l'œuvre de Rothstein n'est pas négligeable. Elle est surtout utile par les données positives qu'on y trouve réunies. La paraphrase verbeuse qui délaie chaque distique n'est pas toujours aussi profitable.

Une édition commode a été donnée par M. H. E. Butler (Londres, 1905) : introduction, texte avec apparat critique, commentaire. Elle n'a pas d'originalité et laisse inexplicées les difficultés sur lesquelles les commentateurs précédents ont passé silencieux. Mais elle a une netteté qui n'est pas la qualité de Rothstein. Le texte se rapproche de celui de M. Postgate, bien que M. Butler ait assisté M. Phillimore dans la préparation de son édition.

Les élégiaques ont souvent fourni la matière d'anthologies. On doit mettre en tête le recueil allemand de K. P. Schulze et le choix d'élégies de Properce que M. Postgate nous a donné (1885). Schulze ne néglige pas les difficultés et connaît fort bien les brefs articles où elles sont parfois résolues. Mais il n'a que 35 élégies. M. Postgate a borné son volume à Properce et cependant il commente encore moins d'élégies que Schulze. Son livre est de premier ordre pour ce qu'il contient. Il s'ouvre par une introduction qui est l'analyse la plus fine et la plus précise du style compliqué et nuancé de Properce. On voudrait avoir un tel commentaire pour toute l'œuvre du poète⁽¹⁾.

C'est aussi une anthologie d'élégiaques que nous envoie d'Amérique M. Karl P. Harrington. Joli cartonnage, beau papier, impres-

L'histoire de cette variante *Soloni* (Oxford, 1900), Carter (New-York, 1900), K. Jacoby (publiée à Leipzig

⁽¹⁾ Autres anthologies : Ramsay chez Teubner).

sion soignée : ce volume plaît par l'extérieur. Le travail est consciencieux ; mais l'apparat est trop incomplet pour être utile. Les notes peuvent suffire, à la rigueur, bien que souvent elles soient de simples traductions, M. Harrington a essayé de proportionner ses notes à la difficulté de chaque poète. Catulle, Tibulle et Propertius ont une annotation beaucoup plus longue qu'Ovide. Malgré ces efforts, on sent que la place manquait un peu.

Propertius est représenté par trente-huit élégies, parmi lesquelles se trouve la plus longue de son recueil et une des plus difficiles, la première du livre IV. Les anthologies des élégiaques n'admettent généralement pas ce poème. M. Harrington a eu ce courage, et il faut l'en remercier. Un commentaire, avec les discussions qu'il exige, a été donné sur certains points par Albrecht Dieterich⁽¹⁾. Son article est neuf et utile. Mais il reste encore bien des obscurités. La publication de M. Harrington est une bonne occasion de chercher à les dissiper.

II

Propertius avait eu l'idée d'écrire un livre d'élégies sur les antiquités romaines. Pour des motifs qu'il serait long de rechercher, il abandonna ce projet, après avoir écrit cinq élégies. Alors, il réunit ces morceaux avec d'autres, qui avaient un caractère érotique. Ainsi fut composé le quatrième livre.

En tête de ce livre où Propertius recueillait les fragments de son œuvre romaine, il devait expliquer quel dessein il avait eu et comment il y avait renoncé. A cette double question, il a répondu par une double fiction. Il explique à un étranger, qui parcourt avec lui le Palatin, les souvenirs de l'ancienne Rome ; il lui montre les monuments de la nouvelle (1-38). L'opposition des humbles débuts avec la Rome dorée et puissante d'Auguste prouve l'heureuse fortune des Troyens fugitifs : sur les bords du Tibre, c'était bien sous de meilleurs auspices que Troie devait renaître (39-56) : beau sujet pour

⁽¹⁾ A. Dieterich, *Die Widmungselegie des letzten Buches des Propertius*, dans le *Rhein. Museum*, t. LV (1900), p. 191-221. On doit regretter que

M. Butler n'ait pas lu cet article, comme le prouve la seule fois où il le cite (p. 333), peut-être d'après un article de M. Postgate dans le *Philologus*.

le Callimaque romain, qui va donner à sa patrie l'illustration poétique de son histoire (57-70). La promenade et les ambitieux propos sont interrompus par un astrologue : « Où te précipites-tu, Properce ? Écoute mon art infallible : les constellations te condamnent à être l'esclave d'une femme. Tu ne feras pas d'autres campagnes que celles de Vénus ; toutes les palmes de gloire que ton travail t'a préparées, une jeune femme à elle seule te les ravit. » Ainsi l'épigramme est formée tout entière de deux discours : discours de Properce à l'étranger (1-70), discours de l'astrologue à Properce (71-150). La personne de Properce fait l'unité : fierté romaine, nobles ambitions, projets, faiblesses, souvenirs d'enfance, railleries, tout concourt à donner du poète un portrait sympathique et nuancé.

Dieterich a bien compris que la première partie de l'épigramme est une promenade. Properce et l'étranger font le tour de la *Roma quadrata* sur le Palatin. Ils aperçoivent, en même temps, en face d'eux, les monuments voisins, le Tibre, la campagne avec les bourgades de la banlieue immédiate, ou les routes qui y conduisent : Bovillae, Gabies, Albe, Fidènes.

Les monuments que voit l'étranger et son cicerone, sont d'abord désignés directement ou d'une manière très claire : le temple de Phébus Naval ou temple de l'Apollon Palatin (3), la roche Tarpéienne et le temple de Jupiter (7), la curie Julienne qu'Auguste vient de rebâtir (11).

Une seule hésitation a, dans ce début, pour cause une particularité grammaticale mal comprise (9-10) :

Quod gradibus domus ista Remi se sustulit olim,
Unus erat fratrum maxima regna focus.

La conjonction *quod*, surtout en tête d'une phrase, indique souvent un rapport général, que ne peut exprimer une conjonction moderne, mais qui correspond à son origine, l'accusatif pris adverbiallement du relatif. On peut traduire littéralement : « Quant à ce fait que dans ces jours anciens s'est élevée la demeure de Rémus que tu vois au-dessus de l'escalier, c'est qu'un seul foyer était tout l'immense empire des deux frères ». En supprimant les articulations, nous aurons une période française, rapide, nette. Le rapport de cause à effet est ici l'inverse de ce qu'il est dans une phrase où *quod* signifie

« parce que ». Le fait à expliquer est indiqué par *quod* et la cause est énoncée dans la proposition principale. La formule tout à fait complète se trouve dans Catulle, 68, 33 : « Nam *quod* scriptorum non magna est copia apud me, | *hoc fit quod* Romae uiuimus ». On peut comparer à la phrase de Properce ces deux exemples pris au hasard : « Nunc *quod* patrias uento petiere Mycenae, | arma deosque parant » (Virgile, *En.*, II, 180); « Nam fodere terram *quod* uides cottidie | aprum insidiosum, quercum uolt euertere » (Phèdre, II, 4, 8). Cet emploi de *quod* est fréquent dans Ovide⁽¹⁾.

La difficulté de syntaxe une fois aplanie, la situation des deux promeneurs s'explique aisément. Les *scalae Caci* étaient un escalier, au sud-ouest du Palatin, qui descendait vers le grand Cirque. Près de là, la *domus Remi* s'est brusquement dressée sous les yeux de l'étranger : c'est ce qu'expriment *ista*, pronom de la deuxième personne, et *sustulit*, temps de l'antériorité par rapport à *uides*. La *domus* en question est la hutte de paille et de bois que l'on entretenait soigneusement et où, disait-on, vivaient les deux frères avant la fondation de Rome, *unus focus*⁽²⁾. Si Rémus est nommé seul et de préférence, comme en tant d'autres passages, c'est que le nom de Romulus n'entre dans l'hexamètre qu'au nominatif.

Les monuments éveillent les souvenirs et évoquent les personnages, les mœurs, les dieux, les rites de l'ancienne Rome : Evandre, Romulus et Rémus, Tatius, Vesta. Alors peu à peu le poète ne procède plus que par allusion aux lieux et aux édifices. Il décrit le luxe contemporain des théâtres : c'est que probablement il voit au delà du forum bovarium le théâtre de Marcellus qui s'achève. Il rappelle les obscures cérémonies un peu enfantines des temps primitifs : le balancement des figurines suspendues, les feux de paille et de foin des Parilies ; c'est qu'il aperçoit la *Regia* sur le forum⁽³⁾. Le temple de Vesta le

⁽¹⁾ Voy. la note de Munro sur Lucrèce, IV, 885, et mon article, *Revue de philologie*, t. XXXV (1911), p. 259 et suiv.

⁽²⁾ Dieterich veut que ce soit la *domus Augusta*; peu original ici, il emprunte ses textes et ses arguments à un médiocre article de Krahnert, *Philologus*, t. XXVII (1868), p. 68.

La maison d'Auguste, détruite en 731/23, rebâtie par souscription, n'était probablement pas achevée quand écrivait Properce, vers 738/16; l'*aedicula Vestae* a été dédiée en 742/12. Cela ne va pas avec *sustulit*.

⁽³⁾ Quelques anthologies françaises qui ont recueilli ce début de l'élegie (1-32), suppriment ici deux vers (19-20).

fait penser à la promenade des ânes couronnés de fleurs, le 9 juin. Il voit le tour de la *Roma quadrata*, qui était indiqué par des bornes de distance en distance, ou bien il passe devant la grotte lupercale, au nord-ouest du Palatin ; mais il ne parle que de la course licencieuse des Luperques :

Verbera pellitus saetosa mouebat arator,
Unde licens Fabius sacra Lupercus habet ⁽¹⁾.

Le poète a donc glissé insensiblement de la comparaison des deux Romes matérielles à celle des deux Romes vivantes. On notera qu'il n'y a pas une critique, même quand le poète parle de l'introduction des dieux étrangers ⁽²⁾. Sans juger davantage, il peint la simplicité du culte, au bon vieux temps, et les maigres victimes dont alors devaient se contenter les dieux ⁽³⁾. Ses antithèses ne contiennent pas de leçon. Properce constate des faits.

Le distique 17-18 n'est pas beaucoup plus facile. Il faut tirer de *nulli cura fuit* une expression affirmative pour le v. 19 : « *Annuaque cura fuit omnibus accenso celebrare Parilia faeno* » ; on tire de même l'idée de *omnis* ou de *unusquisque* d'un *nemo* antécédent dans Cic., *De or.*, III, 52, Hor., *Sat.*, I, 1, 3 et 109 ; *aliquid de nihil*, dans Hor., *Sat.*, I, 2, 58 ; etc. La suite est : « (Parilia)... *qualia nunc curto lustra nouantur equo* ». On peut l'expliquer comme une apposition à *Parilia* : *Parilia, lustra qualia*, etc. « Chaque année, on célébrait les Parilies en allumant du foin ; aujourd'hui, semblablement on renouvelle la lustration de cette même fête par le sang de l'*Equus october* » (voy. Ovide, *Fastes*, IV, 731). Properce oppose un usage tombé en désuétude, celui des feux « de la Saint-Jean », à un usage aussi primitif, mais encore pratiqué. Hertzberg a bien vu qu'au v. 18, il est question des *oscilla*.

⁽¹⁾ Properce (25-26) rattache donc

expressément la tenue des Luperques au costume sommaire du pâtre conduisant ses bêtes. Cf. Cic., *Cacl.*, 26.

⁽²⁾ Par *diuos externos*, les éditeurs entendent les dieux grecs. Mais un élégiaque comme Properce, mêlé au monde du plaisir, devait plutôt penser aux divinités orientales, à Isis surtout. Voy. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. VIII (1903), p. 305 et suiv.

⁽³⁾ *Ducebant macrae uilia sacra boues* (22). D'après les commentateurs, Properce parle de génisses qui traînent des objets sacrés dans des chariots. Mais quels objets ? S'il s'agit des statues des dieux, promenées dans certaines circonstances, le spectacle vaudrait une expression plus précise. Les objets du culte romain, couteaux, guirlandes, gâteaux, lait, miel, sont portés à la main : « *Aliquis uoti compos liba ipse ferebat | postque comes purum filia parua fauum* » (Tibulle, I, 10, 23). Au contraire, on promenait les victimes. Tout sacrifice était précédé

L'attitude d'un moraliste gêterait son plan :

Nil patrium nisi nomen habet Romanus alumnus ;
Sanguinis altricem non putet esse lupam.

« De ses ancêtres, le nom est tout ce que garde le fils du Romain : on ne penserait pas que son sang a eu pour nourrice une louve⁽¹⁾. » Le poète veut dire qu'il n'est plus le fils sauvage de la louve, au sens où Tarpéïa en fait un grief à Romulus (4, 54). Ce distique (37-38) est précisé par le suivant :

Huc melius profugos misisti, Troia, penates ;
Huc quali uecta est Dardana puppis aue⁽²⁾.

La fortune de Rome, son éclat, sa puissance prouvent que les présages n'ont pas menti aux Troyens, quand le cheval de bois ouvrit ses flancs sans danger pour Énée. Dès ce moment, la vertu des présages rendait présent l'avenir. Dès ce moment, vinrent en Italie le courage des Décus et les haches de Brutus. Alors Vénus elle-même apporta les armes de son fils César, les armes victorieuses de Troie qui ressuscitait : heureuse cette terre qui reçut les dieux, ô Iule, si du moins la Sibylle de Cumès a vraiment ordonné à Rémus de purifier sur l'Aventin les campagnes où Rome devait s'élever, si du moins Cassandre a eu raison dans son avis tardivement vérifié :

d'une sorte de défilé. On faisait même le tour des champs pour les purifier, d'où *lustrum* a pris le sens de « tour », *lustrare*, celui de « faire le tour, parcourir » : « Terque nouas circum felix eat hostia fruges, | omnis quam chorus et socii comitentur ouantes » (Virg., *Géorg.*, I, 345). Cf. Tibulle, I, 10, 27-28 ; T.-Live, XXVII, 37, 11-12. Par suite, *ducebant sacra* paraît signifier : « conduisaient des cortèges sacrés ». Comparer *ducere pompam, triumphum*. Les génisses sont les animaux du sacrifice, comme le prouve ensuite *porci saginati*.

⁽¹⁾ Je lis *putet* avec les manuscrits ; on adopte une correction d'humaniste,

puet. Mais la troisième personne du subjonctif au singulier a encore ce sens général de « on » dans Plaute, *Rudens*, 1290 : « Quasi palo pectus tundat », « comme si on me broyait la poitrine avec un pieu ».

⁽²⁾ Au v. 40, le texte des manuscrits : *Heu quali...* ; d'autres, comme Passerat, adoptent la correction *o*. Je ne crois pas que *heu* puisse indiquer l'admiration, quoi qu'en pense Palmer, qui d'ailleurs lit *o*. Baehrens écrit *huc*, qui est très satisfaisant. — Rothstein oppose ici l'heureuse traversée d'Énée à la navigation tragique des Grecs (en gardant *heu*). Il a pris *Dardana* pour *Danaa*.

« Arrière ce cheval, fils de Danaüs; vous avez mal vaincu : la terre d'Ilion vivra et sa cendre recevra des armes de la main de Jupiter » :

Tunc animi uenere Deci Brutique secures,	45
Vexit et ipsa sui Caesaris arma Venus,	
Arma resurgentis portans uictricia Troiae :	
Felix terra tuos cepit, Iule, deos;	
Si modo Auernalis tremulae cortina Sibyllae	
Dixit Auentino rura pianda Remo ⁽¹⁾ ,	50
Aut si Pergameae sero rata carmina uatis	
Longaeuum ad Priami uera fuere caput :	
« Vertite equum, Danaï, male uincitis : Ilia tellus	
Viuet et huic cineri Iuppiter arma dabit ».	

Je tenais à indiquer le mouvement général de cette phrase, qui est souvent mal ponctuée, sauf dans l'édition de M. Phillimore. Les deux derniers vers, mis dans la bouche de Cassandre, dépendent de *carmina fuere* et résument sa prophétie : les trois distiques depuis *si modo* sont la seconde partie de la période, dont la première commence au vers 45⁽²⁾. Le vers 48 est une reprise, une sorte de correction des vers 46-47, qui ajoute une idée nouvelle et enchérit, sans rompre la marche ascendante de la voix, en la portant plutôt au sommet du débit.

La mention de la louve est provoquée par le monument de bronze qui représentait sur le Palatin la louve avec les deux jumeaux.

⁽¹⁾ Cet ordre de la Sibylle à Rémus n'est mentionné qu'ici. *Piare*, proprement « apaiser par des sacrifices », ne peut s'appliquer à l'expiation du meurtre de Rémus; Properce doit éviter cette allusion sinistre. Mais ce verbe prend un sens plus général, « sanctifier, vénérer » (III, 10, 19 : *ture piaueris aras*), « sacrifier » (Ovide, *Fastes*, I, 318). Il paraît dans ce vers l'équivalent de *auspicato urbem condere, inaugurare*. Florus, qui s'inspire volontiers de Properce, dit (I, 1, 6) : « Gemini erant; uter auspicaretur et regeter *adhibuere piacula* ». Ce texte de deux manus-

crits principaux, NL, doit être préféré à la leçon adoptée par O. Rossbach d'après le manuscrit B et l'*Origo gentis romanae* : « *adhibere placuit deos* ». Properce garantit la première leçon. Il n'envisage, d'ailleurs, que l'ensemble du rite et n'a pas à entrer dans le détail de la discorde des deux frères.

⁽²⁾ Les propositions dépendant de *si modo*, qu'on ne trouve pas avant Cicéron et César, se mettent à la fin de la phrase ou en forme de parenthèses. — Le cheval, dont il est question au v. 53, est le cheval de bois, comme l'a vu Passerat et quoi qu'en pensent divers Allemands.

Louve de Mars, ô toi la meilleure nourrice,
Quelle ville, quels murs ont grandi par ton lait!

Qualia creuerunt moenia lacte tuo ⁽¹⁾

Ce sont ces murs que veut chanter le poète, c'est-à-dire les monuments de Rome et les souvenirs qui s'y rattachent :

Moenia namque pio coner disponere uersu.

Il est étonnant que *moenia*, protégé par la reprise et indispensable dans cette partie, ait été attaqué par les critiques. La figure est hardie, *disponere moenia*, mais elle peint le plan topographique de l'œuvre ⁽²⁾, et prépare, en une concision parlante, le dernier distique du discours de Properce :

Sacra diesque canam et cognomina prisca locorum :
Has meus ad metas sudet oportet equus.

L'image des courses, ailleurs banale, est, d'après Dieterich, suggérée par la proximité du grand Cirque. Et c'est de là que surgit l'astrologue; car le Cirque est le lieu que hantent les devins et les diseurs de bonne aventure ⁽³⁾. L'hypothèse est fort ingénieuse; elle convient à la méthode d'allusions que suit Properce et qui laisse au lecteur le soin de se représenter les lieux et les faits.

Mais qu'est devenu l'étranger? Dieterich se le demande et ne paraît pas bien le savoir. Cette difficulté nous oblige à nous faire une idée générale de cette élégie.

⁽¹⁾ Voy. sur les deux louves du Palatin et du Capitole, Dieterich, p. 204-207. — Voir dans Plessis, *La Lampe d'argile*, deux pièces inspirées par cette élégie, *Rome* (p. 131) et *Troica Roma* (p. 156).

⁽²⁾ Dresser le plan d'un ouvrage, composer, ne se dit pas *componere*, à l'époque classique, mais *disponere*

(*Rhét. Hér.*, I, 3; Cic., *De Inu.*, I, 9). Ce mot permet à Properce une métaphore dont le double sens ne peut être traduit. La reprise de *moenia* est comparable à celle de *arma* (46 et 47), *Vmbria* (63 et 64).

⁽³⁾ *Fallacem Circum* (Hor., *Sat.*, I, 6, 113); Cic., *De Div.*, I, 132 : *De Circo astrologi*; etc.

III

La scène est dans la rue. L'étranger a rencontré un de ces flâneurs qui errent à l'aventure et que l'astrologue qualifiera justement : *Vage Properti*. Le flâneur est poète. Il se colle aux pas de l'étranger, prend la parole et la garde. Rappelons le *recitator acerbus* d'Horace, qui ne lâche pas plus qu'une sangsue, le virtuose qui fait résonner ses vers sous la voûte des bains : « In medio qui | scripta foro recitent sunt multi quique lauantes »⁽¹⁾. Sous un portique, Encolpe admire des tableaux, une *Prise de Troie* surtout. Un vieux poète crasseux, Eumolpe, s'approche : « Je te vois tout absorbé par ce tableau. Aussi je vais essayer de te l'expliquer en vers. » Le *conabor* d'Eumolpe est l'écho du modeste *coner* de Properce, dans des circonstances un peu différentes. C'est encore sous un portique qu'Agamemnon interrompt Encolpe et déclame en prose et en vers. Sur la route de Crotone, Eumolpe s'adresse à ses compagnons de voyage à peu près ainsi : « Mais à propos il faut que je vous die un impromptu », « Tamquam si placet hic impetus, etiam si nondum recepit ultimam manum » ; et « le mouvement inspiré » est ce que nous appelons le poème de la *Guerre civile*⁽²⁾. Properce s'est fait le confrère de ces poètes ambulants. Pendant qu'il parle aux côtés de l'étranger, les curieux se sont rassemblés. Ceux qu'attire Eumolpe lui jettent des pierres. On écoute mieux Properce, qui peut s'écrier :

Roma, faue : tibi surgit opus ; date candida, ciues,
Omina, et inceptis dextera cantet aus.

Le Callimaque romain n'a plus à s'occuper de son étranger : il a un auditoire, *ciues*.

Survient l'astrologue. Ce personnage burlesque a étonné ; on le trouvait déplacé dans l'élégie. Le genre n'exclut cependant pas l'humour ; le poème sur Tarpéia se termine par un trait ironique⁽³⁾.

⁽¹⁾ Hor., *A. p.*, 474 ; *Sat.*, I, 4, 74.

⁽²⁾ Pétrone, 89 (*Troiae halosis*), cf. 90, 1 ; 5 ; 118, 6. Le subjonctif *coner* est une atténuation.

⁽³⁾ IV, 4, 93-94 : « A duce Tarpeia [*Tarpeio* mss] mons est cognomen

adeptus : | o uigil, iniustae praemia sortis habes », « Gardienne vigilante, tu trouves ta récompense dans une fortune imméritée ». L'annaliste Pison, cité par Denys d'Halicarnasse, II, 40, 3, ne pouvait croire qu'une cou-

Le rôle de Propertius est, dans la première élégie, le pendant de celui de l'astrologue; mais il ne tombe pas dans la caricature. Le poète a gardé une mesure délicate; ainsi jamais il ne rend bouffon ou ridicule ce qu'il dit. L'éloge de Rome, les souvenirs troyens, le projet d'élégies nationales, la fierté légitime du Callimaque romain ont toute la gravité qui convient. L'imagination est amusante, l'exécution reste sérieuse. Nous sentons de ces nuances dans l'élégie sur Hercule (IV, 9). Ce mélange, très difficile à apprécier et à exprimer pour notre goût, avait pour les Anciens une saveur exquise: n'est-ce pas toute l'inspiration du drame satyrique? *Asper incolumi gravitate iocum temptavit*. Mais ici la situation conduisait à une plaisanterie discrète. L'astrologue est le Satyre de la pièce: il aura tout le ridicule, et Propertius restera glorieux poète, amant sympathique, patriote généreux.

Trimalcion a rencontré aussi un astrologue, « Graeculio, Sarapa nomine, consiliator deorum ». Ce savant lui a rappelé même ce que lui, Trimalcion, avait oublié. Il lui a dit tout ce qui le concernait, point par point, *ab acia et acu*; il le connaissait jusqu'au fond, « *intestinas meas nouerat* »⁽¹⁾. L'astrologue de Propertius lui ressemble comme un frère. Horos, fils du Babylonien Orops, petit-fils d'Archytas, descendant de l'astronome alexandrin Conon, a nom égyptien et illustres ancêtres. Il sait le passé de Propertius, sa patrie, la mort prématurée de son père, la spoliation de ses biens, la précocité de son talent et de ses amours depuis le moment où il quitta la bulle d'or et la prétexte⁽²⁾. Il prévoit son avenir et l'échec

pable ait reçu des honneurs. Propertius tire de l'objection une ironie, sans s'expliquer.

⁽¹⁾ Pétrone, 76, 10.

⁽²⁾ *Mox ubi bulla rudi dimissa est aurea collo* (131). Cette bulle d'or a fait beaucoup écrire. On a prétendu que cet insigne était réservé aux chevaliers et que les plébéiens n'avaient qu'une bulle de cuir, et on a conclu que la famille de Propertius appartenait à l'ordre équestre. M. Plessis dit prudemment: « Si rien ne

prouve que Propertius ait été chevalier, il n'est pas certain non plus qu'il ne le fût pas » (*La Poésie latine*, p. 383).

La question générale est traitée par Marquardt. Mais il est étonnant que l'on discute si longuement un texte du Pseudo-Asconius et qu'on ne lise pas le passage de Cicéron qu'il commente, *Ver.*, II^e act., I, 151. Il s'agit du fils de P. Iunius, « *hominis de plebe romana* », qui paraît au procès en prétexte, mais sans bulle: « *quod ornamentum pueritiae pater dederat*,

de ses projets, ou il n'entend rien au maniement de l'astrolabe⁽¹⁾.

Le personnage, avec l'instrument de son métier et son bagout, fait partie d'une série de figures que nous entrevoyons dans les rues de Rome : le cynique ou le stoïcien, dont la silhouette se dessine dans la plupart des satires d'Horace et dont le converti Damasippe est un exemplaire complet; l'arétologue, conteur d'histoires merveilleuses, sorti des portiques des temples où il commentait les miracles et les prophéties et qui va distraire la table d'Auguste⁽²⁾; le prophète, diseur de bonne aventure, aux oracles à double sens⁽³⁾. L'astrologue diffère à peine du prophète par ses prétentions scientifiques. L'éloquence de ces charlatans n'est pas très différente, sans doute. Nous pouvons nous faire une idée de celle du prédicateur cynique par Horace. L'astrologue de Properce nous montre quelques-uns des mêmes procédés.

D'abord l'exorde *ad hominem* :

Quo ruis imprudens, uage, dicere fata, Properti?

Damasippe :

Si raro scribis ut toto non quater anno
Membranam poscas⁽⁴⁾...

Un élément favori des discoureurs populaires est la parodie.

indicium atque insigne fortunae, hoc ab isto praedone ereptum esse »; Verrès n'a pas dû lui voler une bulle de cuir.

⁽¹⁾ *Aut ego uates | nescius aerata signa mouere pila* (75-76). Rothstein pense à la sphère d'Archimède qui reproduisait les mouvements célestes et que Marcellus avait déposée dans le temple de Virtus. Au temps d'Auguste, des artisans reproduisaient couramment ce jouet. Mais il n'était d'aucun usage pratique. Les astrologues employaient l'astrolabe, dont il existait deux espèces. L'une aidait à mesurer la hauteur d'une étoile sur l'horizon, donnait l'heure du jour et de la nuit, et permettait de faire un certain

nombre de déterminations mécaniquement, sans calculs. L'autre était une sphère armillaire avec un quart gradué. La première servait principalement aux astrologues. Voir Paul Tannery, *Recherches sur l'histoire de l'astronomie* (Paris, 1893), p. 50 suiv. et 70 suiv.

⁽²⁾ S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, t. III (1908), p. 292.

⁽³⁾ Hor., *Sat.*, II, 5, 59 : « O Laertiade, quicquid dicam aut erit aut non »; cf. *Anth. pal.*, XI, 163.

⁽⁴⁾ Hor., *Sat.*, II, 3, 1. — Le v. 71 de Properce, cité ci-dessus, prouve combien nos virgules françaises du vocatif faussent le vrai débit, en hachant la phrase.

L'astrologue parodiera Properce. Sa harangue a trois parties, comme celle de Properce. Le boniment sur Horos, fils d'Horops, sa science et ses oracles, est nécessairement particulier (75-108), comme, au début, l'éloge de Rome (1-38). Mais le développement sur l'heureuse fortune de Troie (39-56) appelle l'ironie de Horos (109-118); les confidences de Properce sur ses ambitions et ses espoirs (57-70) sont rudement contredites par une biographie moqueuse et un horoscope terrifiant (119-150). Ce parallélisme n'a rien de géométrique. L'astrologue fait allusion à deux reprises aux prédictions troyennes et il englobe ce thème dans la démonstration de son infailibilité. Il lui suffit, de loin en loin, de rappeler le discours imprudent du poète en quelques échos railleurs.

C'est un de ces échos qui a fortement embarrassé les lecteurs de l'élegie. L'astrologue établit l'étendue et la sûreté de ses connaissances (87-89) :

« Dicam : Troia cades et Troica Roma resurges,
Et maris et terrae longa sepulcra canam ».
Dixi ego...

Et l'astrologue rapporte deux de ses prédictions qui se sont réalisées. On n'a su que faire des vers 87-88; on les a proménés à toutes les places possibles de l'élegie : sans succès. La reprise *Dixi ego* les attache solidement où ils sont. Je crois que l'astrologue s'interrompt pour imiter Properce et le faire parler lui-même; il singe son ton et ses idées. *Troica Roma*, les longues routes de la mer et de la terre que les Troyens fugitifs ont jalonnées des tombeaux des leurs, le ton de prophétie : *dicam*, les projets de poèmes : *canam*, tout ce distique condense, en les faussant un peu, les vues et les desseins de Properce. Mettez-y l'accent, le geste, la mimique caricaturale, et vous aurez une de ces brusques évocations de personnages qui sont ordinaires aux orateurs de carrefours. Ainsi Stertinius-Damasippe, après avoir conté l'histoire d'Oppidius et de ses deux fils, s'écrie sans autre préparation (Horace, *Satires*, II, 3, 187) :

Ne quis humasse uelit Aiacem, Atrida, uetas cur?
— Rex sum. — Nil ultra quaero plebeius. — ...

Bien d'autres subites interruptions prouvent que le perpétuel

dialogue qu'est le discours populaire ne réclame pas l'*inquit* fréquent dans la conférence de l'école. Notons que l'astrologue touche aux souvenirs homériques, une des ressources ordinaires de la prédication stoïcienne. Le fonds et la forme sont analogues.

L'orateur des rues ne fait qu'exploiter les ressources de l'éloquence sérieuse; il lui emprunte ce dialogue, cette mise en scène, cette *altercation*; car tel est le terme technique des rhéteurs. Pour ne pas sortir des poètes, nous en voyons un exemple, entre autres, dans le conseil des dieux de l'*Énéide* (X, 74 suiv.). Junon met ironiquement dans la bouche de Vénus une prétention insoutenable :

Indignum est Italos Troiam circumdare flammis
Nascentem et patria Turnum consistere terra...

Elle répond :

Quid face Troianos atra uim ferre Latinos...

Le passage ne devient tout à fait clair que si on le débite à haute voix.

De même pour Properce. Alors le dialogue ressuscite. Aux annonces mises dans la bouche du poète, à ces futurs, répondent les certitudes, les expériences, les oracles vérifiés. Au *dicam*, prêté sur un ton moqueur, répond l'assurance transcendante *dixi ego*.

Au surplus, l'astrologue moralise. Il déplore, comme il convient, la décadence et la corruption de son art. Tout est à l'encan, même les dieux, même le véridique Jupiter que l'on maquille pour un peu d'or :

Nunc pretium fecere deos (et fallitur auro
Iuppiter!), obliquae signa iterata rotae,
Felicesque louis stellas Martisque rapacis
Et graue Saturni sidus in omne caput,
Quid moueant Pisces animosaque signa Leonis, 85
Lotus et Hesperia quid Capricornus aqua⁽¹⁾.

⁽¹⁾ L'expression *pretium facere*, Virgile; voir *Géorg.*, I, 252, etc. *Et* traitée comme un verbe, reçoit d'abord exclamationnel marque l'indignation; cf. *Virg., En.*, I, 48: « Et quisquam numen lunonis adorat | praeterea ». Cette proposition interrogatives complétives : ce mélange est fréquent dans parenthèse signifie : Jupiter donne des

Un élément du discours populaire est l'anecdote contemporaine. Elle est le fond nécessaire de l'arétalogie. L'astrologue en usera pour établir son autorité. Il rapporte deux consultations, *καταρχησι*, qu'il a données et que l'événement a vérifiées : les deux fils d'Arria sont partis à la guerre et ne sont pas revenus⁽¹⁾ ; au moment indiqué par Horos, un vœu à Junon a déterminé la délivrance de Cinara⁽²⁾. *L'Histoire lausiaque*, qui est une transformation chrétienne de l'arétalogie antique, a une anecdote que l'on peut comparer à celle de Cinara⁽³⁾.

L'astrologue disparaît après avoir lancé une menace burlesque : « Redoute la sinistre carapace (*dorsum*) du Cancer à huit pattes ». M. Boll a expliqué à Dieterich que le *dorsum* de l'écrevisse, qui marche à reculons, est le premier décan de cette constellation zodiacale ; or, dit Firmicus Maternus, « Cancri primus decanus Veneris est » (II, 4, 3), et le sage Séleucus prononce à la table de Trimalcion : « Antiquus amor cancer est » (Pétrone, 42, 7). Je ne retiendrai que le procédé littéraire. A la fin d'une satire, c'est en menaçant d'une attaque par le bataillon des poètes qu'Horace veut mettre les

signes véridiques de sa volonté ; les astrologues, corrompus à prix d'or, faussent ou taisent ces indications et attribuent un mensonge au dieu, qu'ils trompent et qu'ils font trompeur.

Signa est une apposition à *deos*. *Felices* est assez difficile à comprendre, car Mars et Saturne ne sont pas bienveillants. Si on ne veut pas écrire *felices*, on entendra : prépondérants, déterminants. Cf. Firmicus Maternus, *Mathesis*, II, 13, 6 : « Sciendum est quod, licet beniuola sit Iouis stella, tamen contra impugnationem Martis et Saturni, si eam uiolenti radiatione constringant, resistere sola non possit ; essent enim immortales homines, si numquam in genituris hominum Iouis benignitas uinceretur ». En revanche Jupiter atténue ou redresse ce que gâtent Mars et Saturne (*ib.*, III, 4, 2 et 12). Au v. 85, lire *moucant* (NF,

moucant LDV ; cf. Virg., *Géorg.*, I, 457 d'après M). On notera la distribution symétrique en deux distiques de trois planètes et de trois constellations.

⁽¹⁾ Les *καταρχησι* répondent à une consultation pour savoir si on peut commencer une action, *καταρχησι*. — L'avidité Arria ne peut être une amie du poète, ainsi qu'on l'a cru. On ne doit pas oublier que le métier des armes est considéré par les élégiaques comme un moyen de s'enrichir (III, 12, 5 ; Tibulle, I, 1, et surtout 10).

⁽²⁾ Garder au v. 101 : *facite uotum*, avec allongement à la césure. Le pluriel s'adresse aux personnes qui entourent Cinara.

⁽³⁾ Palladius, *Histoire lausiaque*, 36, 4-5 p. 248 de l'édition Lucot ; cf. une histoire différente, *ib.*, 70, p. 391. Palladius écrivait en 419-420 de notre ère.

critiques à la raison. Dans une autre, il arrête les bavardages insolents de son esclave encore par une menace⁽¹⁾. Une menace est une conclusion excellente pour une scène de la vie quotidienne.

Le style n'a rien de très particulier. L'éditeur de la collection Lemaire a remarqué le retour voisin de certains mots, *certa certis* (75), *natos natis* (89-90), *equi equo* (93-94). Ils se trouvent dans une partie de boniment⁽²⁾. On peut comparer les continuels jeux de mots des prologues de l'*Hécyre*, qui sentent la parade à la porte. Si nous ajoutons une transition d'un caractère nettement oratoire, *hactenus*, et une phrase d'un type fréquent chez les moralistes populaires⁽³⁾, nous aurons relevé tous les détails qui mettent le discours de l'astrologue un peu en dehors du ton habituel de l'épigramme.

L'originalité de ce poème est surtout dans la conception du personnage de l'astrologue⁽⁴⁾ et dans la mise en scène. La critique des modernes est parfois restée trop livresque. Elle n'a pas toujours fait dans les œuvres anciennes la part de la vie, telle qu'elle est vécue dans le Midi.

⁽¹⁾ *Sat.*, I, 4, 140; II, 7, 118.

⁽²⁾ La répétition de *equi equo* ne prouve donc pas à elle seule l'hypothèse ingénieuse de Boll qui pense que Lupercus a eu affaire à la constellation du Cheval; Gallus aurait eu quelque relation avec celle de l'Aigle.

⁽³⁾ Parataxe de sens conditionnel, 141-142.

⁽⁴⁾ M. Harrington fait de l'étranger et de l'astrologue un même personnage. La soudaine apparition de l'astrologue répond mieux à son brusque début. Comment Properce n'aurait-il pas reconnu son interlocuteur à l'astrolabe qu'il porte? Comment aurait-il pris pour un provincial un habitué de la rue?

SECONDE PARTIE

LES ÉLÉGIES ROMAINES

H. T. KARSTEN, *Propertii elegia IV, 4*, 8 p. in-8 (dans *Mnemosyne, Bibliotheca philologica Batava*, Leyde, Brill, 1915; t. XLIII, n° 3, p. 357-364). — P. J. ENK, *Ad Propertii carmina commentarius criticus* (thèse de Leyde). Un vol. in-4, XII-368 pages. Zutphen, W. J. Thieme, 1911. — K. P. HARRINGTON, *The Roman elegiac poets*. Un vol. in-8, 444 p., New-York, Cincinnati, Chicago, American book company, 1914.

Les élégies romaines de Propertius continuent à intéresser les philologues. Nous en avons pour preuve l'article que M. Karsten, membre de l'Académie des Sciences d'Amsterdam, vient de consacrer à l'une de ces œuvres, IV, 4, ou, si l'on veut lui donner un titre, *Tarpéïa*.

Cet article cite et remet en mémoire un travail un peu plus ancien, le *Commentarius criticus* d'un élève de M. J. J. Hartman, M. Enk, qui l'a présenté comme thèse à l'université de Leyde. Les universités étrangères ne nous ont pas habitués à des thèses aussi volumineuses. Sans doute, le papier et la typographie ont été ici l'objet d'une véritable prodigalité. Même réduit à des apparences plus modestes, le livre serait encore respectable. L'étude précise d'un texte, sous la direction d'un maître, est une tâche excellente pour les débuts d'un jeune savant. M. Enk a réuni, dans l'ordre des vers, les conjectures les plus recommandables. Il les discute et choisit celle qui lui paraît préférable. Quelquefois, mais trop rarement encore, il défend la tradition contre les innovations des philologues. On dirait, en le lisant, qu'aucune méthode ne préside à la critique des textes. Voici un exemple d'erreur de raisonnement, exemple pris entre cent, petit, mais significatif.

Les Anciens avaient l'habitude de fixer des boucliers à la poupe des navires et souvent ces boucliers étaient peints⁽¹⁾. Properce confond dans une même image les couleurs des armes peintes et le flamboiement des armes étincelantes se reflétant dans la mer d'Actium :

Armorum et radiis picta tremebat aqua.

De telles superpositions conviennent au style concentré de Properce. Le chanoine Dausque et Nicolas Heinsius ont corrigé *picta* en *icta*. Mais comment *icta* s'est-il altéré en *picta*? Parce que, dit M. Housman, il y avait d'abord *radiisque icta* (RADIISQ. ICTA). Ainsi pour justifier une première conjecture, qui crée une difficulté, on imagine une seconde conjecture⁽²⁾. Cependant ces essais, manqués, nous font réfléchir et nous aident à mieux approfondir la pensée et l'art du poète. Le livre de M. Enk est donc utile.

Il est juste de joindre à ces publications l'anthologie de M. Harrington que nous avons annoncée déjà⁽³⁾. Outre la première élégie, elle contient deux autres élégies romaines, IV, 4 et IV, 6.

Le groupe de ces élégies nationales du quatrième livre forme un ensemble bien caractérisé. Nous nous proposons de l'étudier. Nous nous demanderons où nous en sommes, ce que les travaux récents ont gagné pour Properce, et ce qui reste à faire. Nous essaierons de nous représenter le poète tel que nous pouvons le connaître, avec ses procédés de composition, le tour de son esprit, ses habitudes de style. Le cas échéant, nous tenterons d'élucider quelques obscurités de ce texte difficile.

I

C'est à la fin de sa courte vie que Properce avait conçu ce dessein, conforme aux goûts de son époque et aux désirs de Mécène, un recueil d'élégies sur les antiquités romaines. Callimaque dans ses *Origines*

⁽¹⁾ Virgile, *En.*, X, 80 : « Praefigere puppibus arma »; cf., d'autre part, *ib.*, VIII, 588; XI, 660; XII, 281, *pictis armis*.

⁽²⁾ Properce, IV, 10, 26; Enk, p. 326. Je complète la bibliographie de M. Enk, qui a des lacunes.

⁽³⁾ *Journal des Savants*, 1915, p. 492.

(*Ἀντίκ*) lui en donnait le modèle ⁽¹⁾. Mais il aurait suivi un plan différent et des vues plus étroites. Chaque élégie, écrite pour elle-même, n'aurait eu de lien avec l'ensemble que par la communauté du sujet. Le mot *ἀντίκ* était entendu dans le sens strict que les savants romains, inspirés par la philologie stoïcienne, donnaient à sa traduction latine, *causa*. Les noms des choses, croyaient-ils, sont les signes de leur nature; l'étymologie consiste à dépister la chose réelle, *ἔτυμον*, dans le nom qui la marque (Cic., *Top.*, 35). En conséquence, Properce décrit et explique; la conclusion est l'étymologie, qui clôt l'élégie à la façon d'une moralité de fabuliste.

Le plan général de l'ouvrage était celui d'une promenade, une périégèse. On errait dans Rome, et chaque monument, chaque lieu célèbre, chaque usage local arrêtaient le lecteur: Properce racontait la légende, décrivait le dieu, remontait aux origines. Ce cadre du voyage était fort goûté. Un poète un peu antérieur à Aristote, Archestratè de Géla, avait rédigé sur ce plan une sorte de manuel du gourmand. A chaque station, on savourait les produits du cru d'après la meilleure recette. Ennius avait traduit cet itinéraire. On versifiait sous cette forme des manuels de géographie. Les éditeurs de Properce se font un devoir de recueillir les noms de leurs auteurs. Cela est sans intérêt. Il est trop naturel d'accommoder ainsi une science qui doit sa naissance et son utilité aux voyages. Il est plus original de distribuer les antiquités romaines d'après la topographie. Ovide, venu après Properce, a préféré le cadre du calendrier, bien moins souple, restreint aux anniversaires et aux fêtes religieuses. Ce qu'on aurait dû noter, c'est que le plan de Properce a été indiqué avant lui. Dans la préface des secondes *Académiques* (I, 9), Cicéron fait l'éloge de Varron et s'adresse à son ami, en lui disant: « Nous étions dans notre propre ville étrangers et errants, comme des voyageurs; tes livres nous ont pour ainsi dire ramenés chez nous, pour qu'enfin nous sachions reconnaître qui nous étions et où ». *Nos, in nostra urbe peregrinantis errantisque tamquam hospites, tui libri quasi domum reduxerunt, ut possemus aliquando qui et ubi essemus agnoscere*. Cette préface désigne par des périphrases les principaux ouvrages de

⁽¹⁾ Sur le plan et la méthode de Calimaque, voir les conjectures de Wilamowitz dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin, 1914, I. p. 242.

Varron. Varron a-t-il réalisé le compliment de son ami, ou Cicéron emploie-t-il une simple figure? Nous ne pouvons le dire. En tout cas, quand Propertius dressait son plan, l'idée était dans l'air.

Le poète ne poursuivit pas très longtemps sa tentative. Il écrivit cinq élégies, Vertumne (IV, 2), Tarpéia (4), Actium (6), Hercule (9), Jupiter Férétrien (10). Les allusions nous reportent à l'année 738/16. Il avait aussi dans ses papiers des élégies d'un autre caractère. Il réunit le tout, onze poèmes, et plaça au milieu du livre l'élégie sur Actium. C'est ainsi que Virgile a dressé le temple d'Octave sur le Mincio, au centre des *Géorgiques*, au commencement du groupe des livres III-IV; qu'Horace répète, pour ainsi dire, la dédicace du premier livre des *Satires*, en adressant la sixième, sur dix, à Mécène, après lui avoir consacré la première. La onzième élégie, sur la mort de Cornélie, achève admirablement ce livre, en exprimant le plus pur amour et la plus noble fierté patricienne. En tête, un poème, que nous avons analysé, introduit, sur un ton différent, ce livre à la double inspiration. Dans les livres précédents, Propertius avait touché plus d'une fois à la grandeur de Rome. Mais on approuvera l'usage de réserver ce nom d'élégies romaines à celles qui expliquent et réalisent en partie son désir patriotique, 1, 2, 4, 6, 9, 10 du livre IV⁽¹⁾.

II

La deuxième élégie donne une idée exacte du dessein primitif de Propertius. Elle a pour sujet Vertumne. En quelques vers, le dieu se présente lui-même, « Étrusque venu d'Étrurie », statue immobile au milieu de la foule affairée des citoyens qui s'agitent dans le Vicus Tuscus, aux abords du forum. Parce qu'il préside à des parages où primitivement le Tibre étendait ses eaux, on lui aurait donné, dit-il, son nom d'après la retraite du fleuve, *a uerso amne*.

⁽¹⁾ Pour la commodité du lecteur, voici comment ces élégies sont représentées dans les anthologies les plus répandues : 1, Harrington; 2, Postgate; 4, Schulze, Ramsay, Harrington;

6, Postgate, Schulze, Ramsay, Harrington. Rien pour 9 et 10. Dans ce qui suit, les renvois à des élégies, sans indication de livre, concernent le IV^e livre, V^e de Lachmann.

Ou parce que Vertumne reçoit les prémices de l'année, on l'aurait appelé *a uerso anno*. « Rumeur menteuse, tu me nuis. Pour expliquer mon nom, il y a un autre indice. Toi, du moins, aie confiance dans le dieu quand il parle de lui-même. » Nous voilà seulement avertis que le dieu n'accepte pas ces explications. La vraie se tire des formes auxquelles se prête sans se lasser la nature de Vertumne :

Opportuna mea est cunctis natura figuris;
In quacumque uoles, uerte : decorus ero.

Le thème ainsi énoncé est développé. Le poète rattache par une transition de pure rhétorique la description du dieu comme protecteur des jardins :

Nam quid ego adiciam de quo mihi maxima fama est,
Hortorum in manibus dona probata meis?

Vertumne conclut : « Donc, puisque je me convertissais à moi seul en toutes les formes, la langue maternelle des Romains m'a donné un nom d'après l'événement ». L'élégie s'achève par l'histoire des rapports du dieu avec Rome : il a présidé au secours que le Lucumon étrusque, son compatriote, est venu apporter à Romulus contre les Sabins de Tatius : « Père des dieux, fais qu'éternellement passe à mes pieds la foule des Romains vêtus de la toge⁽¹⁾ ». Vertumne était, en ces temps lointains, « un tronc d'érable, hâtivement dégrossi à coups de serpe » ; Numa lui a donné une statue de bronze, œuvre du fondeur osque Mamurius⁽²⁾.

On ne peut imaginer un plan plus clair et plus complet : fausses étymologies, véritable étymologie, voilà le fonds même du morceau (7-40, 47-48) ; à ce sujet, qui est la « cause », l'*αἰτία* de Vertumne, Propertius rattache naturellement la description du dieu

⁽¹⁾ C'est-à-dire que Rome soit éternelle. Tout autre sens ne convient pas. Cf. Virg., *En.*, I, 279 : « Imperium sine fine dedi ».

⁽²⁾ Au v. 15, *dulces cerasos* désigne les cerises certainement. Régulièrement, il faudrait *cerasa* ; le neutre est le

genre des noms de produits végétaux, fruits, gommés, bois. Comment le *Thesaurus* allemand omet-il, à l'article *Cerasus*, ce masculin pour le neutre, dont il ne connaît pas d'exemple ? Cette entreprise laisse beaucoup à désirer.

des jardins (1-6, 41-46) et son histoire chez les Romains (49-64).

La dixième élégie répond encore très simplement au programme. Le temple de Jupiter Férétrien, sur l'aire capitoline, recevait les dépouilles opimes. Auguste l'avait restauré en 723/31. Properce annonce le sujet par une formule qui rappelle au lecteur la place du poème dans un ensemble :

Nunc Iouis incipiam causas aperire Feretri
Armaque de ducibus trina recepta tribus.

Les victoires de Romulus sur Acron, roi des Céniniens, de Cossus sur Tolumnius, de Claudius Marcellus sur Viridomarus, sont brièvement racontées, et pour un lecteur qui connaît les faits. Deux distiques donnent l'étymologie finale : « Quod dux ferit ense ducem », ou : « Quia uicta suis umeris haec arma ferebant ».

Cette élégie montre comment Properce traite l'histoire. La mention de Romulus est une occasion de vanter la dure école de la guerre qu'était le bon vieux temps (17-22). L'exploit d'A. Cornelius Cossus embarrassait beaucoup les antiquaires. On définissait dépouilles opimes celles qui avaient été enlevées par le général romain au général ennemi qu'il a tué de sa propre main. Cossus n'était pas général, mais simple officier de cavalerie. Auguste, lors de la restauration du temple, avait bien lu le titre de consul sur l'inscription des dépouilles : on répondait que Cossus était devenu consul dans la suite et que le titre avait dû être ajouté. Varron tranchait le nœud gordien, et supprimait le général romain dans la définition⁽¹⁾. Tite-Live a une discussion fort obscure ; il ne paraît pas oser dire son sentiment après qu'Auguste a parlé. Quand Taine lui reproche durement de ne s'être pas dérangé pour examiner la pièce du procès, il est injuste⁽²⁾. Rollin, le bon Rollin, plus clairvoyant et moins systématique, avait déjà dit la vraie cause de l'embarras de Tite-Live. Properce ne se prononce pas sur la qualité de Cossus. Seulement, on constate à la fin qu'il s'en tenait à la définition traditionnelle, *dux ferit ense ducem* (46). Il suit sur ces événements une version qui n'est pas celle de Tite-Live. Properce place la scène à Véies : d'après

⁽¹⁾ Il semble qu'il y a eu, chez les Anciens, deux notions différentes des dépouilles opimes ; voir Virgile, *En.*, VI, 859, avec le commentaire de Servius. ⁽²⁾ *Essai sur Tite-Live*, p. 65.

Tite-Live, la bataille se livra près de Fidènes. Properce ne connaît dans l'armée romaine que Cossus; Tite-Live met à sa tête un dictateur, Mamercus Aemilius, et un maître de la cavalerie, L. Quinctius Cincinnatus. Cependant Cossus est au milieu des cavaliers romains : « Desecta Tolumni | ceruix Romanos sanguine lauit equos ». Properce a usé du droit qu'ont les poètes de ne pas tout dire.

La fin de cette élégie a été tourmentée par les éditeurs. On peut lire (39-44) :

Claudius *Eridanum* traiectos arcuit hostes,
 Belgica cum uasti parma relata ducis
 Viridomari. Genus hic Rheno iactabat ab ipso,
 Mobilis e rectis fundere gaesa rotis :
 Illi uirgatis iaculantis ab agmine bracis
 Torquis ab incisa decidit unca gula.

« Claudius repoussa les ennemis qui avaient passé l'Éridan, quand il enleva le bouclier belge du gigantesque chef Viridomarus. Ce barbare se vantait d'être de la race même du Rhin; il était prompt à lancer vivement le javelot gaulois du haut d'un char qui fonce tout droit. Mais à lui, tandis que, vêtu de braies rayées, il décoche ses traits dans sa marche, son collier avec ses agrafes accrochées tombe de sa gorge coupée. »

Cette traduction est surtout destinée à faire voir le sens. *Eridanum*, pour *a Rheno* des manuscrits, est une excellente conjecture de Guyet. Avec *traiectos*, il faut un complément exprimant ce qui est passé ou traversé, à moins que le contexte y supplée, comme dans : *Nauta pias hominum qui traicis umbras* (III, 18, 31). Ainsi paraissent condamnés et le texte des manuscrits, d'ailleurs bien obscur, dû à une anticipation du vers 41, et les conjectures comme *a Rhodano*. Le vers suivant présente un de ces petits problèmes que l'on trouve à chaque instant dans Properce : pourquoi le bouclier de l'Insubre est-il belge, *belgica parma*? *Parma* est un nom gaulois désignant un objet gaulois. Un bouclier gaulois est belge, comme un arc est crétois. C'est une épithète d'excellence. La descendance de Viridomarus ne devrait faire aucune difficulté, depuis que M. d'Arbois l'a expliquée⁽¹⁾. Rothstein trouve *Brenno*, correction des humanistes

⁽¹⁾ *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1889, p. 111.

italiens, « plus littéraire ». Le fils du fleuve, du grand fleuve barbare, n'est-il pas plus impressionnant? à moins qu'il ne soit gênant qu'un fils du Rhin soit... un Gaulois⁽¹⁾. La méthode des combats de chars a été décrite par César (*B. G.*, IV, 33), qui garantit jusqu'à *mobilis* (*mobililatem equitum*) dans Properce. S'ils ne sont plus alors pratiqués qu'en Bretagne, le poète n'a pas eu tort de les imaginer en Cisalpine deux cents ans plus tôt.

La dernière phrase surtout a été un objet de scandale. Les braies rayées caractérisent l'aspect général d'un Gaulois et se retrouvent, avec les *gaesa* et le *torques*, dans un passage de Virgile (*En.*, VIII, 660) auquel devait penser Properce. La principale difficulté vient du datif *illi* suivi du génitif *iaculantis*. Rothstein a trouvé un second exemple dans Properce, 7, 23, qui fait allusion à un usage observé envers les mourants. Cynthie morte se plaint, parce que personne n'a « gourmandé » ses yeux au moment où elle passait : « *At mihi non oculos quisquam inclamavit euntis* ». Ces deux phrases donnent une idée de la langue un peu heurtée du poète. Heurtée et savante. Car, ce qu'aurait dû ajouter Rothstein, il imite la liberté d'accord que le grec admet pour la construction du participe. Dans les phrases où le datif et le génitif sont isolément possibles, Homère les réunit quand la seconde forme est un participe : Οἱ ὄντ' ἤκουσε μέγας θεὸς εὐξήμενος (οἱ et εὐξήμενος)⁽²⁾.

Le collier est une parure gauloise. Mais que veut dire *torquis unca*? Je crois que l'épithète doit éveiller l'image des deux bouts courbés en crochets. Ces crochets, qui tiennent le collier fermé, ne s'ouvrent pas. Le collier tombe fermé, parce qu'il n'est plus maintenu, la tête une fois coupée⁽³⁾.

On excusera la minutie de ces explications. Un exemple du texte et de ses particularités m'a paru nécessaire. Il montre en même temps la manière dont Properce dispose des faits historiques ou légendaires.

⁽¹⁾ Voy. Jullian, *le Rhin gaulois*, Paris, 1915.

⁽²⁾ *Iliade*, XVI, v. 531. Cette construction est fréquente dans Homère; voy. D. B. Monro, *A grammar of the Homeric dialect*, 2^e éd. (Oxford, 1891), p. 165. Dans Virgile, *En.*, X, 322, tous les manuscrits (y compris *M P R*) ont :

« *Ecce Pharo* (datif), uoces dum iaculat inertes, | intorquens iaculum *clamantis* sistit in ore ». Il est facile de corriger en *clamanti*. Mais ne corrige-t-on pas Virgile? On pourrait aussi lire *illius* (*illjus*) dans Properce. A quoi bon?

⁽³⁾ Rien à tirer des deux fragments du *Clastidium* de Nénius.

III

Le plan de la deuxième et de la dixième élégie était seulement approprié au but de ces poèmes : *causas aperire* (10, 1). C'était une conception un peu étroite. Le poète ne pouvait s'y astreindre sans tomber dans la monotonie. Le tour élégiaque de son imagination devait aussi l'entraîner à modifier un cadre trop sévère. C'est ce que nous allons voir dans la quatrième élégie, sur Tarpéia, et dans la neuvième, sur Hercule. Ces deux élégies ont une grande ressemblance dans le plan et dans la manière dont le sujet est traité. L'histoire de la trahison de Tarpéia est racontée en 22 vers à la fin d'un poème qui en compte 94. Le sujet de la neuvième élégie est la fondation du culte de l'*Ara maxima* par Hercule. Dans les poèmes contemporains, Virgile et Ovide racontent longuement la victoire d'Hercule sur Cacus, origine et motif de ce culte; elle est pour eux le sujet. Properce sur soixante-quatorze vers lui donne les quinze premiers. Ainsi l'histoire connue est résumée brièvement, ici à la fin, là au début. La place gagnée est réservée à ces peintures morales qui sont le propre de l'élégie : l'élégie est l'expression d'une âme.

L'âme d'Hercule n'est pas d'une qualité bien fine. Elle est à la merci des terribles exigences du corps qu'elle anime. En arrivant sur le Palatin, Hercule est fatigué, lui et son troupeau :

Et statuit fessus fessus et ipse boues.

Virgile ne dit pas ce que font Hercule et ses bœufs entre leur arrivée, *Alcides aderat* (VIII, 203), et leur départ, *Interea cum iam stabulis saturata moueret armenta* (213). « Grave lacune, dit un Allemand logicien; Properce a corrigé Virgile⁽¹⁾. » Non. Virgile écrit pour les lecteurs qui entendent à demi-mot et que *saturata* renseigne; ils n'ont pas besoin des détails de la vie quotidienne, quand ces détails sont sans intérêt pour le sujet. Telle est la différence de l'*Enéide* avec

⁽¹⁾ F. Münzer, *Cacus der Rinderdieb* (Bâle, 1911), p. 17. M. Münzer, qui était alors à l'université de Bâle, est maintenant à Königsberg, en vertu de ce qu'on pourrait appeler l'*Universitätensbund*.

Hermann et Dorothee. Properce ne cherche pas à corriger Virgile; dès le début, il conforme sa peinture à son héros.

Le récit de la lutte d'Hercule avec Cacus procède de Tite-Live (I, 7, 4) et de Virgile. Properce suppose qu'on les a lus. Comme eux, il fait venir Hercule du pays de Géryon et ce rapprochement lui donne l'idée de donner trois têtes à Cacus. L'épithète *metuendo* ajoutée à *antro* (9) ne prend de sens que si on a présente à l'esprit la description de Virgile. Properce retouche dans le sens de Virgile la narration déjà évhémériste de Tite-Live. L'historien faisait de Cacus un pâtre et l'appelait *pastor accola eius loci*: Cacus, pour lui, habite les environs. Properce dit: « *Incola Cacus erat, metuendo raptor ab antro* »: Cacus est l'hôte de la sinistre caverne. Le stratagème de Cacus est exprimé dans les mêmes termes par Tite-Live, Virgile, Properce et Ovide, parce que, pour dire la même chose, il n'y a pas plusieurs expressions. C'est ce qui donne aux récits d'une même bataille, chez divers historiens, l'aspect de décalques: on croirait que les auteurs se sont copiés. On ne peut indiquer, par des mots différents, la même marche d'une troupe sur un même terrain. La similitude des expressions n'est pas une raison de supposer, avec Rothstein, une source première perdue. La manière dont les bêtes dérobées sont découvertes, la lutte et la victoire du héros sont résumées en un vers et demi, que comprendront seuls les lecteurs qui sont au fait de l'histoire. Hercule adresse à son troupeau une courte allocution qui amène l'étymologie du *Forum Bouarium*: « *Mugitu sancite bouaria longo: | nobile erit Romae pascua uestra forum* ».

Ces vingt vers font un tout; on pourrait les détacher. Il ne sont qu'une introduction. Après cette lutte, Hercule a soif et Properce n'hésite pas à nous décrire sa grimace: « *Sicco torquet sitis ora palato*⁽¹⁾ ». Dans un enclos boisé, il entend rire les femmes qui célèbrent les mystères de la Bonne Déesse. Une construction rustique se trouve au fond, protégée par les longs rameaux d'un peuplier⁽²⁾.

⁽¹⁾ *Torquet ora* (21) n'a pas un sens général, comme le croit Rothstein qu'égaré une préoccupation de style noble. Cf. Virgile, *Géorg.*, II, 246: « *Ora | tristia temptantum sensu torquet bit amaror* » (l'amertume d'un sol

riche en magnésie que l'on goûte).
⁽²⁾ *Longis frondibus* (29): l'épithète ne décrit pas l'aspect de la feuille, mais celui du feuillage, le peuplier d'Italie qui allonge ses branches. Les corrections sont inutiles.

Hercule sent l'odeur des parfums qui viennent d'être brûlés⁽¹⁾. Il est dans la tenue d'un suppliant, la barbe parsemée de poussière en guise de cendres. Il rappelle ses hauts faits : le ciel soutenu par ses épaules, la terre délivrée des monstres, les bêtes féroces abattues, sa descente aux enfers. Il n'est pas si terrible, malgré sa tête, sa peau de lion, ses cheveux brûlés par le soleil : auprès d'Omphale, il a filé, sa poitrine velue a porté le bandeau destiné à soutenir les seins, « et malgré mes mains rudes, j'ai été une fille alerte ». Qu'on le laisse donc boire à ces eaux qu'il entend couler : « Accipite : haec fesso uix mihi terra patet » (42). La prêtresse répond que ces mystères sont interdits aux hommes. Qu'Hercule songe au sort de Tirésias qui regarda Pallas baignant ses membres vigoureux⁽²⁾. Ces considérations ne touchent pas la soif irritée du héros : « Nec tulit iratam ianua clausa sitim ». Il casse tout et boit si bien qu'il épuise la source, *exhausto flumine*. Ce petit coin où il a pu boire lui devient sympathique (65-66) :

Angulus hic mundi nunc me mea fata trahentem
Accipit : haec fesso uix mihi terra patet.

Il garde cependant un peu de colère. Il fondera donc là son propre culte, auprès de l'autel très grand, *Ara maxima*, qu'il élève de ses propres mains ; mais les femmes en seront exclues.

« Dans cette élégie, dit Rothstein, Hercule paraît un homme accablé sous le poids de ses travaux. Tout le poème est dominé par un sombre sentiment, voisin de la mauvaise humeur. C'est une des œuvres les moins attrayantes de Propertius. »

Je crois, au contraire, que c'est une des plus amusantes : je risque le mot. Ce n'est pas Propertius, qui est grognon, c'est Hercule, et la peinture d'un homme grognon peut être une distraction, du moins pour le léger Français que je suis. Hercule est fatigué, Hercule a soif, Hercule se plaint ; mais Hercule a voyagé, Hercule a

⁽¹⁾ *Odorato luxerat igne casa* (28) : le plus-que-parfait indique l'action achevée par rapport aux imparfaits du contexte : la flamme avait brillé, consumant les parfums dont l'odeur reste suspendue dans l'air.

⁽²⁾ *Fortia dum posita Gorgone membra lauat* (58). Les traducteurs esquivent ou atténuent *fortia*. Mais la prêtresse veut insister précisément sur le caractère guerrier de Pallas ; cf. *posita Gorgone*.

brisé les portes de Cacus aux trophées sanglants, Hercule a tué le monstre. Ce n'est pour lui qu'un jeu d'enfoncer la porte massive de l'enclos de la Déesse. Le poète latin a suivi la tradition. Elle fait d'Hercule un destructeur de fléaux, qui rend la terre à elle-même : *Alcidem terra recepta uocat* (38). Elle en fait, si j'ose dire, un brave homme, toujours fatigué, — on le serait à moins, — peu patient, naïvement rancunier. Il se répète : « *Haec fesso uix mihi terra patet* » (42 et 66). Cette répétition est un trait de caractère, qu'ont effacé mal à propos ici ou là les éditeurs. Oui, ce n'est qu'avec peine qu'on reçoit Hercule, *uix*. Ce qu'il a demandé, il l'a eu non sans peine, *uix*. Properce a mis des nuances à cette agréable peinture. Il l'a relevée d'images poétiques. Très adroitement, il a pris le sentier entre la parodie et l'emphase. Cette élégie est un charmant chef-d'œuvre.

Il aurait pu aussi attaquer les mystères de la Bonne Déesse par le côté que rendait faible l'aventure de Clodius. Grande tentation pour un mauvais sujet comme Properce. Il s'est tenu. Rien de plus vénérable que cette prêtresse dont les cheveux blancs entourés du bandeau de pourpre font un si singulier effet de couleurs (52). C'est une femme âgée, *anus*. Une seule fois, le vieil homme s'est retrouvé. En approchant, Hercule, dit-il, entend rire les « jeunes femmes », *puellas* (23, cf. 59 et 69). Est-ce le mot habituel qui échappe, comme le petit signe libertin dans un livre sérieux du XVIII^e siècle? N'insistons pas. Ces jeunes femmes ont un chaperon respectable, et *puellae* est bien commode à la fin de l'hexamètre.

Nous lirons cette élégie après l'*Alceste* d'Euripide⁽¹⁾.

⁽¹⁾ L'étymologie finale est l'explication du nom d'Hercule *Sanctus*. Au v. 70, lire : *Hercli* (génitif) *exterminium nescit inulta sitis* : « Hercule se rit d'un bannissement qui aurait laissé sa soif sans vengeance ». Le mot essentiel est *exterminium*, que l'on ne devrait pas toucher, bien qu'on ne

trouve pas ce nom avant Tertullien et Optat (pour qui il pouvait être un archaïsme); *extermino* est très classique. Les mss donnent *Hercule*, qu'il faut nécessairement corriger. Le génitif *Herculi* est de toutes les époques.

IV

Dans la quatrième élégie, la matière du poème était l'analyse des sentiments de Tarpéia; elle était nécessairement antérieure à l'action. Properce devait montrer comment l'amour naissait dans le cœur de la jeune fille, comment l'amour suscitait la pensée de la trahison, comment la notion de la trahison se précisait, comment la volonté et le remords de trahir n'étaient qu'une autre façon d'aimer. L'acte même de la trahison et la mort de Tarpéia étaient seulement une conclusion, que pouvait expédier une dizaine de vers.

L'amour de Tarpéia pour le roi sabin Tatius est une innovation de Properce. Dans le récit traditionnel, fixé par Tite-Live, Tarpéia est une fillette un peu sotte que fascinent les bijoux⁽¹⁾. La légende grecque de Scylla avait subi un changement pareil. C'est ce que semble indiquer Eschyle: « Les vieux récits flétrissaient encore la sanglante Scylla qui, pour plaire à un ennemi, sacrifia son propre père, et, séduite par les bracelets d'or crétois, présents de Minos, coupa la boucle d'immortalité sur le front de Nisos endormi sans défiance⁽²⁾. » Cette première version de la légende grecque pourrait bien avoir inspiré les savants hellénisants qui ont donné une histoire à l'obscur divinité Tarpéia. Quand on eut fait de Scylla une héroïne égarée par l'amour, Properce, à son tour, put emprunter ce motif nouveau de la trahison. Niebuhr l'a supposé. Cependant les femmes que la passion entraîna au crime sont assez nombreuses pour qu'un poète élégiaque ait altéré la tradition sans penser à une criminelle particulière⁽³⁾.

Properce va mettre sur les lèvres de Tarpéia deux de ces exemples: celui de Scylla et celui d'Ariadne (39-42). Médée cherche déjà, dans Euripide et dans Apollonius, à se justifier en citant Ariadne⁽⁴⁾. Si ce genre d'argument est vieux comme la tentation, ce qui paraît neuf, c'est la réunion de deux ou de plusieurs exemples. Properce aime à doubler ou à tripler ses parallèles et ses comparaisons. Apollon, à la

⁽¹⁾ Tite-Live, I, 11, 6. Publié peu après 727/27. *Mét.*, VIII, 1-151, sur Scylla, prouve simplement l'influence de Properce sur un admirateur.

⁽²⁾ Eschyle, *Choéph.*, 613; *Orestie*, trad. P. Mazon, 1903.

⁽³⁾ La ressemblance du récit d'Ovide, Apollonius de Rhodes, IV, 451, III, 997.

⁽⁴⁾ Euripide, *Médée*, 167; Apollonius de Rhodes, IV, 451, III, 997.

bataille d'Actium (6, 31-36), n'apparaît ni les cheveux épars ni ravi par le chant, mais tel qu'au début de l'*Illiade*, semant la mort dans le camp grec, ou tel que dans sa lutte contre le serpent Python. L'astrologue de la première élégie fournit deux exemples de son savoir-faire, le cas des fils d'Arria et celui de Cinara (89-102). La plupart des transformations de Vertumne sont opposées deux à deux (2, 23-34, 37-40). La structure du distique, dans lequel le pentamètre répond à l'hexamètre, paraît avoir donné à l'esprit du poète une habitude de composition qu'une tendance générale du style latin favorisait⁽¹⁾. Mais deux héroïnes coupables ne suffisaient pas au goût romanesque et sentimental des Latins. Il exigeait une galerie. En 1816, à Tor Marancio, on l'a trouvée, dans une villa antique; elle comprenait Scylla, Canaké, Pasiphaë, Myrrha, Phèdre⁽²⁾. Ces fresques sont au Vatican. Scylla est surtout remarquable; la main sur le bord d'une fenêtre, pensive, elle suit au loin sa rêverie. La fixité du regard saisit également dans Pasiphaë. La littérature a marché lentement sur les traces de la peinture. Il faut descendre au temps de Dioclétien pour voir un poète, Modestinus, traiter le même thème, mais d'une manière charmante⁽³⁾.

La méditation de Tarpéïa n'a rien de la mélancolie où s'absorbe la Scylla de Tor Marancio. À l'insu des Romains, ou sous des prétextes variés, Tarpéïa s'est glissée dans les fourrés épineux pour voir le beau Tatius; tard, elle est revenue au Capitole, les bras nus déchirés par les ronces. Pendant le sommeil de tous, elle se laisse aller aux troubles de son âme, dans un monologue qui rappelle ceux d'Euripide.

⁽¹⁾ Si l'on examine une page de Cicéron, on verra que les membres de la période se balancent deux à deux et que, dans chaque membre, les éléments semblables font des couples. La structure ternaire est beaucoup plus rare. Déjà dans les textes plus anciens, se reconnaît une prédilection pour les groupements binaires.

⁽²⁾ On y a joint au Vatican une Byblis qui provient de la voie Nomentane. Voir Nogara, *Ausonia*, t. I (1906), p. 51; du même, *Le nozze*

Aldobrandine; Raoul Rochette, *Peintures antiques inédites* (1836), p. 399, planche III.

⁽³⁾ Modestinus, dans l'*Anth. lat.*, 373 Riese (Baehrens, IV, p. 360). On a comparé à tort Sidoine Apoll., *Carm.*, XI, 68 suiv., qui énumère des femmes célèbres par leurs amours, criminelles ou non; Hypsipyle, Atalante, Hippodamie, Didon, Evadné, Héro, sont citées à côté de Médée; Scylla, Hélène, Phyllis. Même mélange dans Properce, III, 11.

« Feux du camp de Tatius, tente prétorienne de sa garde, armes des Sabins glorieuses à mes yeux, oh ! que ne suis-je assise captive au pied de vos pénates, pourvu qu'on me voie la captive de mon bien-aimé Tatius ! Montagnes de Rome, Rome portée sur les montagnes, Vesta, toi devant qui je dois rougir de ma honte, adieu. Il remportera dans le camp mes amours, ce coursier dont Tatius lui-même prend soin de faire retomber à droite la crinière⁽¹⁾. » La passion s'attache à tout ce qui appartient à Tatius ; elle admire tout ce que fait Tatius, même le soin ordinaire des cavaliers anciens à faire tomber la crinière à droite pour la saisir en montant.

Les exemples de Scylla et d'Ariadne ne peuvent cependant apaiser les remords de la Vestale : « Quelle réprobation vais-je soulever⁽²⁾ contre les filles de l'Ausonie, moi infidèle au chaste foyer dont j'étais la prêtresse consacrée ? Si l'on s'étonne que les feux de Pallas se sont éteints, qu'on pardonne : l'autel est couvert de mes larmes. »

⁽¹⁾ Je rejette en note quelques observations vers par vers. — 31. *Tatiae praetoria turmae* : *turmae* ne désigne pas l'armée sabine, mais la cohorte, le peloton. Ce sens, précisé ici par *praetoria*, est donné à *turma* dans Lucilius (Cic., *De Fin.*, I, 9, v. 6), dans Salluste, *Jug.*, 98, 1, etc. — 32. *famosa* NFL, *formosa* DV. On incline naturellement vers *formosa*, qui est une banalité galante. Mais justement on se défiera d'une banalité qui n'est pas appuyée par N. Et *famosa* est plein de sens, en montrant que Tarpéa est égarée au point de trouver illustres les armes des ennemis de Rome. *Famosus* reçoit le sens de « célèbre » dans Horace, *A. p.*, 469, et, en prose, à partir de Florus (III, 7, 6), qui est un lecteur de Properce. Celui-ci a pu songer à un jeu de mots *formosus famosus*, attesté par Lucilius (dans Nonius, p. 305). — 33-34. Ces vers enchérissent encore sur l'abaissement de la malheureuse. *Esse* : *arma* V² Hertzberg, *ora* Gronov.

Mais *conspicer* peut être un passif (on le trouve dans Varron et Salluste), et il donne avec *esse* un sens excellent. Cf. une description ironique dans Tibulle, I, 2, 70 : *insideat celeri conspiciendus equo*, « qu'il se pavane ». Tarpéa se pavanera d'être la captive de Tatus (noter les répétitions intentionnelles). Cf. les plaintes d'Ariadne, dans Catulle, 64, 158 et suiv. — 37. *Meos in castra reponet amores*. Depuis Hertzberg, *meos amores* est pris pour *me amantem*, « mon cœur ». Les exemples qu'il cite (*Quaestiones*, p. 148), *error* ou *amor Herculis*, sont parfaitement clairs. Mais on a aussi : *furor*, un objet de folie amoureuse ; *ardor Hylae*, Hylas objet de tes feux (I, 18, 15 ; 20, 6) : *amores* est un synonyme de *furor* et de *ardor*.

⁽²⁾ *Crimen factura puellis* (43) : *crimen facere*, produire une accusation. Le *Thesaurus* allemand, IV, 1192 36, n'explique rien et ne cite que Properce. Cf. Tibulle, III, 20 (IV, 14), 3 : *Crimina non haec sunt*

Le dernier trait n'est pas de notre goût d'aujourd'hui. Dans la péroraison du *Pro Fonteio* (§ 47), cinquante ans plus tôt, Cicéron appelait au secours de son client les pleurs de sa mère et de sa sœur, et, comme celle-ci était Vestale, il disait aux Romains : « Prenez garde que ce feu éternel, entretenu jour et nuit par le labeur et les veilles de Fontéia, ne soit éteint par les pleurs de votre prêtresse ». Manilius a été plus loin. Parlant de Mucius Scévola, il montre le feu non pas éteint, mais enseveli par les blessures du héros : *igne sepulto uolneribus* (IV, 30-31); et cette figure osée se trouve dans le même morceau que ce vers parfait : *Victuros agimus semper, nec uiuimus unquam*. Ne chicanons pas trop Properce.

Les remords n'ont qu'un moment dans l'âme de Tarpéia. Certaines rémissions sont suivies des reprises violentes d'un mal implacable. Brusquement, sans transition, l'idée de la trahison surgit; aussitôt les détails apparaissent, précis, concrets, les moyens d'exécution, les circonstances de temps et de lieu. « Demain (le bruit en court), on se battra dans toute la ville. Pour toi », — elle s'adresse à Tatius sans avoir besoin de le nommer, comme s'il était là présent, — « pour toi, prends la croupe humide du col épineux ⁽¹⁾. Cette route est partout glissante et perfide, car des eaux silencieuses toujours y cachent leur cours trompeur. Oh! si je connaissais les incantations magiques de la Muse! cette langue apporterait aussi son aide au beau guerrier. » Tarpéia dit, simplement et crûment, *formoso*.

« C'est à toi que convient la toge brodée, non à celui qui ne connut point l'orgueil d'avoir une mère et qu'a nourri la dure mamelle d'une louve inhumaine. A ce prix, étranger, pourrais-je te donner des enfants, reine dans ton palais? La dot que tu vas recevoir ne sera pas médiocre : la trahison de Rome. Si non, que du

nostro sine facta dolore, « ces accusations ont été produites contre ma maîtresse, non sans que j'en éprouve de la douleur ». — Les feux de Pallas sont les feux de Vesta qui brûlent près du Palladium. Sur les monnaies, Vesta est représentée la main étendue, tenant le Palladium. Pallas et Vesta

peuvent donc s'échanger en ce cas spécial.

⁽¹⁾ *Iugum* (48) : la dépression, *asylum*, *inter duos lucos*, de 37 m., qui joint (*iungere*) les deux sommets du mont Capitolin, l'*Arx*, de 49 m., et le Capitole proprement dit, de 46 m.

moins l'enlèvement des Sabines ne reste pas impuni; prends-moi, et par la loi du talion, paie-toi à ton tour. Moi aussi, je puis rompre la lutte des armées. Épouses, faites intervenir une alliance conclue entre vous à la vue de ma robe de mariée. Hyménée, apporte tes mélodies; que le clairon taise ses farouches accents. Confiance! vos armes s'abaisseront devant mon lit nuptial⁽¹⁾. »

Rothstein, beaucoup plus heureux avec Tarpéia qu'avec Hercule, a bien vu comment, après le paroxysme de l'accès et la vision du crime, l'enlèvement des Sabines, qui doit servir d'abord d'excuse, devient le modèle d'un nouveau projet; Tarpéia songe, par son mariage avec Tatius, à préparer une nouvelle paix, avec le concours des Sabines devenues les femmes des Romains. Ces pensées plus douces la calment et lui permettent de s'endormir, un peu avant l'apparition du jour: « Et déjà pour la quatrième fois sonne le bucin, annonçant la venue de la lumière; à leur tour, les constellations déclinantes se couchent dans l'Océan. Je vais essayer de dormir. De toi, je veux rêver: viens donc offrir à ma vue ton image bienfaisante. » L'amour reste: c'est l'image de Tatius qu'elle évoque. Le poète la montre « abandonnant ses bras à un sommeil troublé », dans cette attitude que les sculpteurs aimaient pour des femmes couchées; les archéologues appellent ces statues Ariadne ou Bacchante fatiguée ou autrement.

Mais voici la partie la plus singulière et la plus attachante du poème. « Elle ne sait pas que, sur sa couche, elle a pris place à côté de Furies inconnues (*nescia se Furiis accubuisse nous*). Car Vesta, protectrice favorable des étincelles apportées d'Ilion, nourrit son ardeur coupable et ajoute des torches à l'incendie qui dévore ses entrailles.

Nam Vesta, Iliacae felix tutela fauillae,
Culpam alit et plures condit in ossa faces.

⁽¹⁾ 55. *Sic, hospes, pariamne tua regina sub aula?* Ce vers est un de ceux sur lesquels s'est le plus exercée l'ingéniosité des philologues. On revient maintenant au texte des manuscrits, plus énergique et plus direct que toutes les conjectures. — 57. *Si minus, at raptae ne sint impune Sabinae.* Régulièrement, *si minus* est employé pour *si non*, quand le verbe est commun aux deux membres de la phrase et que l'opposition porte sur un mot. En fait, ici, l'opposition porte sur *regina* (55) et *captiva*, qu'implique la suite, *me rape* (58); « si je ne suis pas reine, que je sois captive ».

Elle se précipite, semblable à l'amazone du Strymon qui, sur les bords du rapide Thermodon, s'élance, le sein découvert dans la déchirure du vêtement⁽¹⁾. » Nous trouvons ici la conception chère à Eschyle et à son époque. *Vesta culpam alit* : Vesta encourage Tarpéïa à commettre le crime dont elle sera punie, comme le Xerxès des *Perses* est précipité dans sa folle entreprise pour que les dieux puissent le punir. Les Furies sont les ministres de Vesta, l'organe de sa Némésis. Sur ce point, à ce qu'il me semble, Properce s'écarte des idées du vieux tragique, pour qui les Érinyes sont les vengeuses du crime commis. Sans voir cette espèce de contradiction, les éditeurs ont discuté s'il fallait écrire *Furiis* au v. 68 par une majuscule. Un passage, cité par Hertzberg, me paraît trancher la question. Ovide montre Junon jalouse qui veut perdre Athamas. Elle descend aux enfers et réclame le concours des Furies : « Quod uellet erat ne regia Cadmi | staret, et in facinus traherent Athamanta Sorores » (*Mét.*, IV, 469-470)⁽²⁾. Athamas, égaré par les poisons de Tisiphone, se croit à la chasse, prend le petit Léarque sur le sein de sa mère, et le lance comme la pierre d'une fronde contre un rocher. Voilà le crime.

Mais nous avons le modèle commun d'Ovide et de Properce. Dans l'*Énéide*, VII, 323 suiv., Junon va chercher aux enfers Allecto, pour que cette Furie trouble l'esprit d'Amata et souffle la rage dans le cœur de Turnus. Il suffit de rappeler le passage, qui est bien connu. Amata et Turnus n'ont commis aucune faute. Allecto est un simple instrument de la colère de Junon, l'empoisonneuse subalterne d'une cour orientale. Junon définit nettement les goûts et les occupations d'Allecto :

Tu potes unanimos armare in proelia fratres
Atque odiis uersare domos....

⁽¹⁾ Je lis *abscisso* (D V), non *absciso* (N F L). Bien qu'il soit étonnant que la rareté *absciso* se soit introduite au moyen âge, le contexte exige *abscisso*. Properce ne veut pas comparer son héroïne à l'Amazone au sein coupé,

mais à l'Amazone au sein nu.

⁽²⁾ Entendre : *ne staret et ut traherent*. Exemple de l'abréviation qui consiste à tirer une notion positive d'une négation antérieure; voir *Journal des Savants*, 1915, p. 497, n. 3.

Pour les Latins, les Furies sont les génies qui soufflent la folie, *furor*; la ménippée de Varron intitulée *Les Euménides*, pourrait avoir pour sous-titre : *Les folies humaines*. Properce a lié ces Furies d'un type nouveau avec la vieille Némésis grecque. Chez lui, elles servent Vesta, après avoir servi Junon chez Virgile. Mais auxiliaires de la jalousie divine, leur rôle grandit, devient mystérieux. Le brillant esprit qu'est Ovide a vivement saisi cette nuance. Il n'a pas manqué d'en orner l'épisode où il reproduit Virgile souvent mot pour mot. *In facinus traherent* est l'écho de *culpam alit*, une retouche propercienne, si j'ose dire, à la copie virgilienne.

Après cette nuit agitée, l'œuvre des Furies est accomplie, la résolution de Tarpéia est prise. Elle n'a plus qu'à courir à son destin, *ruit*. Elle trahit et meurt.

V

Au milieu des souvenirs de la Rome ancienne, Properce dresse un autel à Phébus Apollon, le véritable vainqueur d'Actium. Car on ne peut dire ce qui serait advenu, si Cléopâtre n'avait, au fort de l'action, emmené ses soixante navires et entraîné Antoine. On était assez loin de l'événement; mais la première célébration des jeux quinquennaux, en 738/16, ravivait les souvenirs et l'émotion. La nouvelle de la victoire avait été accueillie par des transports bachiques : *Quando repostum Caecubum...? Nunc est bibendum!...* C'est aussi dans le cadre d'une fête que Properce insère l'élegie. Le festin, qui durera toute la nuit, est seulement annoncé à la fin. Auparavant le poète sacrifie; la libation sera l'élegie elle-même que la flûte versera de l'amphore mygdonienne : « *Carmen... tibia Mygdoniis libet eburna cadis* ». La flûte est la flûte phrygienne ou mygdonienne qui accompagnait les cérémonies orgiastiques. Properce superpose images et symboles.

Le corps de l'élegie est surtout formé d'une description et d'un discours d'Apollon. Properce décrit les parages d'Actium et montre les deux flottes. Comme ailleurs, il faut connaître d'avance les faits. Pendant deux jours, l'agitation de la mer et les vents avaient forcé

les flottes à rester stationnaires. Cette attente suggère un seul mot : *tandem*. Les escadres finissent par sortir et dessinent deux arcs : « Tandem aciem geminos Nereus lunarat in arcus » (25). La flotte d'Octave, du côté de la haute mer, avait un front concave, tourné vers le rivage et encadrant le front convexe d'Antoine. Dès que les vaisseaux d'Antoine s'ébranlèrent, Octave déroba son aile droite pour les attirer et les espacer, pendant qu'à l'aile gauche, Agrippa cherchait à envelopper l'aile droite d'Antoine. Cette approche des vaisseaux d'Antoine, sollicités par le recul de ceux d'Octave, arrache un cri à Phébus : « Et nimium remis audent prope !⁽¹⁾ » Voilà tout ce que Properce laisse voir de ce qu'on pourrait appeler la manœuvre d'Actium. Une autre réflexion d'Apollon sur la flotte d'Antoine paraît une allusion à un détail de la journée : « Inuito labitur illa mari » (48) : quand les Antoniens ne supportèrent plus leur inaction, vers midi, le vent se mit à souffler de la mer, favorisant les vaisseaux d'Octave.

Phébus apparaît dans Properce dès le début, signalé par un tri éclair, tandis qu'Octave est debout à la poupe. Virgile, dans son récit de la bataille, fait sortir la flamme de la tête même d'Octave; elle l'entoure comme d'un nimbe (*En.*, VIII, 680). Chez lui, Apollon ne se montre qu'à la fin, au moment où la mêlée des dieux de l'Orient et de l'Occident est complète. Il tend son arc et sa vue met les ennemis en fuite, « l'Indien, l'Arabe et l'Égypte tremblante ». Dans cette lutte de la civilisation contre la barbarie, sa présence est un symbole transparent. Properce lui fait commencer l'attaque. Le dieu vide son carquois : chaque flèche coule dix vaisseaux : « Pharetrae pondus consumit in arcus... Vna decem uicit missa sagitta rates » (55 et 68). Octave achève la victoire : « Proxima post arcus Caesaris hasta fuit » (56). Rothstein trouve peu adroit qu'Apollon laisse quelque chose à faire à Octave. La conception de Virgile est certainement plus flatteuse; elle est aussi plus rationaliste, puisqu'elle tend à réduire le dieu au symbole. Cette intervention des dieux, dans des événements dont les acteurs liront le récit, était un grand embarras. Virgile s'en tire d'ordinaire avec finesse, avec esprit, sans

⁽¹⁾ Et (45) exprime l'indignation, Voyez *Journal des Savants*, 1915, comme dans Virgile, *Enéide*, I, 48. page 506, note 1.

avoir l'air d'y toucher. Properce ne raffine pas; il prend bravement son parti. Phébus reçoit un rôle actif, matériel, et combat aux côtés d'Octave, tel un dieu d'Homère. Par son long et intime commerce avec les poètes grecs les plus curieux de légendes, Properce s'est fait un tour d'imagination, a des façons de raisonner qui le rapprochent des primitifs.

Il a aussi resserré l'horizon de la bataille. Il ne voit plus l'Orient dressé contre l'Occident. Il voit surtout une femme armant le bras d'un Romain. Il voit la patrie en danger, la patrie dont le nom n'est pas répété sans intention (24 et 41). Une image toute moderne nous la montre chargeant de ses vœux la nef d'Octave : « Imposuit prorae publica vota tuae » (42). L'intérêt de la lutte frappe moins l'intelligence, il émeut davantage. La vue des conséquences lointaines et générales du succès convenait à l'histoire et à l'épopée. Alors Apollon était le dieu de la lumière et de la civilisation. Dans l'élegie, il ne s'agit même plus de la grandeur romaine, du nom romain, de l'État romain. Sans doute, Phébus appelle Octave : « Sauveur du monde, rejeton d'Albe la Longue, descendant supérieur à tes ancêtres de la race d'Hector ». La gloire des Jules, l'astre consacré à la déesse d'Idalie et qu'habite César divinisé, les auspices pris par Romulus, figurent à leur place dans ce morceau. Mais en dehors de ces ornements obligés, le thème principal est le salut de Rome. Il circule dans tout le discours de Phébus et lui donne son unité, comme il exprime le sens et l'âme de l'élegie. Un but si noble ravit tous les cœurs généreux. Car, dit Phébus : « Les forces du soldat s'abattent ou s'exaltent suivant la cause : si la cause n'est pas juste, la honte fait tomber les armes »,

Frangit et attollit vires in milite causa :
Quae nisi iusta subest, excutit arma pudor.

Nous connaissons une autre doctrine : « Vous dites que c'est la bonne cause qui sanctifie même la guerre? Je vous dis : C'est la bonne guerre qui sanctifie toutes choses. » Ainsi parlait Zarathustra⁽¹⁾. Mais Phébus conclut : « L'heure est venue : engage tes vaisseaux.

⁽¹⁾ Nietzsche, *Ainsi parla Zarathustra*, trad. française, p. 159.

Pour moi, maître de l'heure, ma main qui porte le laurier dirigera
les éperons des navires des Jules »,

Tempus adest, committe rates : ego temporis auctor,
Ducam laurigera Iulia rostra manu.

Et Rome est victorieuse sur la foi de Phébus : *Vincit Roma fide
Phoebi*⁽¹⁾.

VI

Si nous essayons de résumer en quelques traits généraux l'inspiration et le caractère des élégies patriotiques de Propertius, nous mettrons en tête l'amour de Rome. Cet amour unit deux sentiments, l'admiration pour les vertus antiques et la fierté des progrès contemporains.

Rome, admise aujourd'hui dans les cieux étoilés,
O déesse! jadis, quand des pâtres hâlés,
Cœurs rustiques, venaient, au bord d'une prairie,
Debout près de leurs bœufs, composer ta curie;
Quand de tes seuls voisins ton glaive était connu,
Quand Jupiter tonnait du haut d'un rocher nu,
Comment croire qu'un jour la guerre aux justes causes
Mènerait tes enfants à l'empire des choses⁽²⁾.

C'est moins encore la puissance et la grandeur que la beauté qui ravit et charme le poète. C'est la puissance et la grandeur que célébrera l'*Énéide*.

L'amour de Rome se mêle dans Propertius à l'amour de sa petite patrie. On a remarqué l'intérêt qu'il porte à l'Étrurie et à l'Ombrie, à Véies et aux Toscans. Toute une élégie est consacrée au dieu étrusque Vertumne. Propertius veut être le Callimaque ombrien à un autre titre que ses élégies d'amour (I, 63) :

Vt nostris tumefacta superbiat Vmbria libris,
Vmbria Romani patria Callimachi.

⁽¹⁾ Vers 51-54 et 57. Pour certains détails de cette élégie, voir la *Revue des études anciennes*, t. XVII (1915), p. 305.

⁽²⁾ Plessis, *Rome*, dans la *Lampe*

d'argile, p. 132; ces vers sont composés d'expressions prises à la première élégie, sauf que, nulle part, le poète latin n'a fait allusion à la divinité de Rome.

Nous retrouvons les mêmes sentiments dans le début du III^e livre des *Géorgiques* : amour de Rome, dont la gloire se confond avec celle de César, dieu du temple; amour de la petite patrie : le temple s'élèvera sur les bords du Mincio, à Mantoue; fierté d'introduire à Rome un genre nouveau : « Primus ego in patriam mecum... | Aonio rediens deducam uertice Musam ». Par une dernière analogie, Properce va présenter son entreprise poétique sous le symbole d'un monument de pierre : « Roma faue : tibi surgit opus »⁽¹⁾.

Le paysage des scènes historiques et légendaires était fixé par les doctrines des antiquaires que guidaient les noms des lieux. On avait reconnu que les collines et le sol de Rome étaient couverts de bois. Suivant l'altitude, les débordements et les bas-fonds du Tibre les noyaient, ou des sources qui jaillissaient de tous côtés, les mouillaient. Properce a su très bien rendre le ruissellement des eaux perfides qui glissent sournoisement dans les sentiers sous bois en suivant les pentes⁽²⁾.

Mais au delà de Rome, la vue s'étend, se perd sur la campagne. Ce ne sont plus les paysages des bucoliques grecs, à la scène étroite, limitée par un tertre, un bocage, la crête d'une montagne, dont le centre est un pin, une source, un tombeau. Ce sont de vastes solitudes, où les bergers poussent devant eux sans obstacles leurs troupeaux, où se prolongent les sons de la corne du bouvier. Ces notes lointaines du bucin ont frappé l'imagination de Properce, qui en parle à plusieurs reprises; elles donnent la sensation de l'espace;

Heu! Vei ueteres! et uos tum regna fuistis,
Et uestro posita est aurea sella foro :
Nunc intra muros pastoris bucina lenti
Cantat et in uestris ossibus arua metunt⁽³⁾.

⁽¹⁾ Ce rapprochement montre comment Properce use des souvenirs de Virgile. Il imite moins qu'il ne prend l'idée générale ou la nuance. Nous avons déjà rencontré dans l'élegie de Tarpéia cette inspiration libre et respectueuse, qui rappelle et transforme. Voy. aussi 1, 27-28 et *En.*, VII, 523-526; 10, 3-4, et *Géorg.*, III, 291-293.

⁽²⁾ 4, 49-50; 9, 60. Les données des anciens ont été habilement groupées

déjà par J.-J. Ampère, dans un chapitre, qui n'a pas vieilli, de *l'Histoire romaine à Rome*, I (Paris, 1868), p. 19.

⁽³⁾ 10, 27-30. Des éditeurs expliquent que le bucin est une conque marine. Cet instrument, que Properce donne toujours au pâtre, est une corne de bouvillon (*boui-cina*). Voy. 1, 13; 4, 63. Cf. Varron, *Rer. rust.*, II, 4, 20 : « Subulcus debet consuefacere, omnia ut faciant ad bucinam ».

Dans la pastorale, le poète introduit la mélancolie des ruines, le sentiment rêveur qu'inspirent les cités disparues. Ailleurs la même solitude s'oppose à l'éclat des cités futures :

Hoc quodcumque uides, hospes, qua maxima Roma est,
Ante Phrygem Aeneam collis et herba fuit.

Dans ce nouveau cadre, une impression auditive se mêle encore aux images visuelles : « Qu'était Rome, quand le clairon des Curètes ébranlait de sons prolongés les rochers de Jupiter ⁽¹⁾ ? »

Dans la description comme dans le récit, Propertius laisse beaucoup à faire au lecteur. Cet appel à son imagination et à ses souvenirs ne laisse pas d'avoir de sérieux inconvénients. Il montre Tarpéa venant puiser l'eau à une fontaine ; devant cette même fontaine, semble-t-il, Tatius a construit une palissade. Comment Tarpéa y accède-t-elle ? la région est-elle close, sans être gardée ? est-ce là que Tatius vient s'exercer ? La description est minutieuse, mais gauche et assez obscure ⁽²⁾.

M. Karsten a voulu l'éclaircir autrement que par deux transpositions et trois corrections ⁽³⁾. Sa critique est juste et écarte ces conjectures pour toujours, espérons-le. Il place le camp de Tatius « sur le côté gauche du Capitole », sans doute au Nord-Ouest. Il fait couler la fontaine où puise Tarpéa vers l'Ouest. Ces hypothèses ne se concilient guère avec le texte où le poète montre sur le forum les javelots sabins. De plus, le Capitole était à pic au Nord et à l'Ouest. M. Karsten paraît ignorer l'opinion de R. Burn, suivie par Ramsay. Burn suppose que la fontaine est le Tullius, « source », qui alimente un puits dans le célèbre Tullianum ⁽⁴⁾. L'expression de Propertius, *praecingit*, convient à un pourtour palissadé ; elle ne s'accorde guère avec l'explication de M. Karsten, qui imagine une longue barrière suivant le cours d'un ruisseau. Le Tullius était dans le voisinage de la curie d'Hostilius, nommée par le poète. Enfin il faut que, près de

⁽¹⁾ 1, 1-2 ; 4, 9-10.

⁽²⁾ Rothstein rend le récit incompréhensible en mêlant à ces sources les eaux sulfureuses qui arrêtent les Sabins dans Ovide, *Mét.*, XIV, 785. C'est une tout autre forme de la légende.

⁽³⁾ Voy. Enk, p. 311.

⁽⁴⁾ On désignait par le mot *tullius* des robinets, des ruisseaux, des cascades (Festus, v^o *tullios*). Voy. Burn, *Rom and the Campagna* (1871), p. 81. Les fouilles plus récentes n'ont rien apporté qui puisse renouveler la discussion.

là, une arène s'offre aux évolutions du beau cavalier sabin (19). L'Argilète et la partie septentrionale du forum formaient un champ suffisant. Tout nous amène donc vers la curie et vers le Comitium, c'est-à-dire vers le centre politique du peuple qui sortira bientôt de l'union des Romains avec les Sabins. Varron, que Properce suit d'ordinaire, établissait les Sabins, avant cette fusion, sur le Quirinal. C'est, si l'on veut, sur l'éperon supprimé par Apollodore de Damas et dont la colonne Trajane mesure la hauteur, sur la colline Latiale (*Latiaris collis*), qu'était établi le camp de Tatius, dominant la fontaine de ses remparts de terre :

Hunc Tatius fontem uallo praecingit acerno
Fidaque suggesta castra coronat humo ⁽¹⁾.

Nous demandons peut-être trop de précision à une description poétique. L'histoire et la légende sont traitées par Properce avec les mêmes raccourcis sommaires. Nous avons vu les difficultés que présente sa version des exploits de Cossus. Dans la seconde élégie, Vertumne est un dieu qui a quitté sa patrie au milieu des combats : « Nec paenitet inter | proelia Volsinios deseruisse focos » (3-4). Il a été « évoqué », et c'est ce qu'attestait une peinture du temple de Vertumne, représentant M. Fulvius Flaccus en triomphateur. Fulvius ne pouvait être que le fondateur du temple. Or son triomphe a été remporté sur Volsinies. Temple et triomphe contemporains montrent qu'on avait dû à cette date aménager une demeure au dieu étrusque. C'est donc Fulvius qui avait « évoqué » Vertumne. Comment, à la fin du monologue, le dieu peut-il se souvenir du combat des Romains contre Tatius, et rappeler que Numa fit remplacer son vieux xoanon par une statue de bronze ? Le poète ne paraît pas s'être inquiété des contradictions qu'il accueillait ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Properce, IV, 4, 7-8. Cf. Plutarque, *Romulus*, 19; Varron, *L. L.*, V, 51. *Curia saepta*, l'enceinte de la curie (voy. Riemann, *Synt. lat.*, § 260), rappelle que le Comitium, où elle s'élevait, était entouré d'une balustrade, attribuée à Tullus Hostilius comme la curie elle-même (Cic., *Rep.*, II, 31, *saeptis comitium*). La ponctuation de M. Karsten, « Curia,

saepta », me paraît bien invraisemblable.

⁽²⁾ Properce confond l'érection de la statue, que les antiquaires attribuaient à Tatius (Varron, *L. L.*, V, 74), avec l'appel du dieu de Volsinies, cité détruite par les Romains en 474/280. Il n'a pas concilié davantage la nature d'un dieu champêtre avec les transformations de Vertumne.

On peut se demander, en conséquence, si Propertius aurait été capable de mener à bien l'entreprise qu'il avait rêvée. Une phrase découragée de Virgile, que Macrobie nous a conservée, revient alors à l'esprit : « Mon Énée ? écrit-il à Auguste. C'est une telle entreprise qu'il me semble presque que j'ai perdu l'esprit quand je l'ai embrassée, surtout que, en vue de ce travail, je me livre à des recherches étrangères et fort étendues ⁽¹⁾. » Cependant les difficultés d'exécution étaient pour Propertius encore plus grandes que celles des études préparatoires. Afin de faire tenir chacun des sujets dans une élégie, Propertius a imaginé autant de cadres différents : l'opposition du poète et de l'astrologue, le monologue de Vertumne, l'élégie sentimentale de Tarpéïa, la fête commémorative d'Actium, l'aventure humoristique d'Hercule, les brefs récits de la dixième élégie. Si l'œuvre s'était développée, le poète n'aurait pu varier indéfiniment ses inventions. Un recueil d'une trentaine d'élégies aurait été probablement monotone.

Un autre défaut du genre était de réduire l'énoncé des faits. L'élégie les suggère, mais ne les raconte pas dans une narration liée et logique, comme font l'épopée et l'histoire. Par contre, elle s'adresse au sentiment et elle l'exprime. Même dans les « réussites » d'un astrologue, le poète peint le sentiment : Lupercus, fils d'Arria, est frappé pour avoir voulu protéger son cheval blessé; Gallus, pour la défense des aigles. Nicolas Heinsius a trouvé l'action de Lupercus indigne du xvii^e siècle, et a corrigé le texte (I, 93-96).

Puisque le poète expose les sentiments des personnages, il se trouvait naturellement amené à leur donner la parole. Il le fait brièvement dans la dixième élégie, la plus courte et la plus chargée de matière. Les éditeurs ont remarqué déjà la place que tiennent les discours dans l'élégie sur Hercule. Mais la première et la seconde sont toutes en discours; la partie la plus importante de la quatrième est le monologue de Tarpéïa, comme dans la sixième le discours d'Apollon. Que le poète parle ou fasse parler, cela est fréquent dans l'élégie. Il suffira de renvoyer au « Songe de Propertius » (III, 3) : Apollon et Calliope successivement interdisent au poète l'accès de l'épopée. Cette élégie a plus d'un rapport avec la première du livre IV.

⁽¹⁾ Macr., *Sat.*, I, 24, 11.

Elégiaque, Propertius voulait le rester dans ces œuvres nationales. Il le dit expressément dans un distique de la première élégie (61-62) :

Ennius hirsuta cingat sua dicta corona :
Mi folia ex hederâ porridge, Bacche, tua.

Ces vers ont un sens net, mais on ne démêle pas d'abord aussi facilement l'intention de Propertius. Veut-il critiquer Ennius? On l'a cru. On a rappelé que le vieux poète était dédaigné par les prôneurs d'Euphorion, *cantores Euphorionis*⁽¹⁾. On a comparé le jugement d'Ovide (*Tr.*, II, 259) : « Sumpserit Annales : nihil est hirsutius illis ». Un tel dédain ne paraît cependant guère à sa place dans une élégie qui remue tous les vieux souvenirs de Rome : ce n'est pas le moment de renvoyer avec mépris le poète qui a donné l'exemple de les chanter. Le dessein de Propertius ressemble à celui d'Ennius. Ce n'est ni par hasard ni par hostilité d'école que le nom d'Ennius paraît ici.

Quelle est la couronne au feuillage aigu dont Ennius enguirlande son œuvre? Passerat, dans son ingénieux commentaire, pense à une couronne de laurier. Et, par suite, Propertius doit opposer le laurier au lierre. L'opposition n'est pas entre Apollon et Bacchus, mais entre leurs insignes, donc entre ce que représentent ces insignes.

Le lierre symbolise ce que nous appellerions les genres divers, la poésie lyrique, la pastorale, l'élégie. Le lierre marque au front le poète lyrique savant : « Me doctarum hederæ præmia frontium | dis miscent superis⁽²⁾ ». Le poète bucolique se pare du même ornement : « Pastores hederâ nascentem ornate poetam ». Virgile demande à Pollion victorieux d'accepter la dédicace d'une bucolique : « Hanc sine tempora circum | inter uictrices hederam tibi serpere laurus⁽³⁾ ». Ovide pense à lui-même et à ses élégies d'amour, quand il s'écrie : « Nunc hederæ sine honore iacent », et c'est aussi à cette œuvre de sa jeunesse qu'il renonce dans les *Tristes* : « Deme meis hederas Bacchia sarta comis⁽⁴⁾ ». Propertius avait déjà

⁽¹⁾ Voir les textes dans mon édition des *Satires* d'Horace, p. 258 et suiv.

⁽²⁾ Hor., *Od.*, I, 1, 29.

⁽³⁾ Virg., *Buc.*, 7, 25; 8, 13.

⁽⁴⁾ Ovide, *Ars am.*, III, 411; *Tr.*, I, 7, 2.

opposé le lierre flexible au rude laurier dans un distique, où, suivant son usage, il désigne sans nommer :

Mollia, Pegasides, date uestro sarta poetae :
Non faciet capiti dura corona meo⁽¹⁾.

Les vers où il s'oppose à Ennius révèlent donc une intention littéraire. Pendant que Virgile, par l'épopée, et Horace, par des odes, glorifiaient Rome et le passé romain, Properce se servait de l'élegie. En paraissant continuer Callimaque, il faisait entrer le genre dans des voies nouvelles.

Tandis que l'Allemagne nous offre deux éditions récentes (Rothstein et Hosius), l'Angleterre trois (Postgate, Phillimore, Butler), si un Français patriote veut lire, en 1916, les élégies romaines de Properce dans une édition française, il ira prendre dans la collection Lemaire un volume daté de 1832. Qu'il prenne garde cependant : le texte est l'œuvre de l'Allemand Lachmann. Il peut user des notes. Sinon, il devra lire le commentaire délicat et fin de Passerat, publié en 1608. Passerat discute avec justesse les leçons des manuscrits. On n'avait pas alors le *Neapolitanus*; mais M. le président de Mesmes en possédait un dérivé, que Passerat connaissait. C'est en remontant à Joseph-Juste Scaliger que nous trouvons enfin un texte établi et publié en France : 1577. Ce livre est la première tentative raisonnée d'éditer Properce. Au delà, il n'y a plus que les incertitudes et les hasards des incunables et des éditions italiennes, si l'on excepte celle de Muret, dont le commentaire est le premier qui soit digne du poète. Ainsi deux Français ont inauguré la double tâche d'éditer et d'interpréter Properce. Quand on remonte aux origines des études d'antiquité, on trouve toujours la France du xvi^e et du xvii^e siècle.

Ces études, — et l'on entend qu'il ne s'agit pas seulement des besognes d'éditeur, — ces études sont aujourd'hui un des innombrables moyens par lesquels l'Allemagne étend sa domination intellectuelle et économique. Une paix glorieuse ne terminera que la

⁽¹⁾ III, 1, 19-20. Voir aussi II, 30, 39 et IV, 6, 3

lutte militaire. Nous devons, sur tous les domaines et dès maintenant, combattre l'Allemagne universelle, le *Weltdeutschtum*. A la rigueur, un sujet aussi limité que les élégies romaines de Propertius permet de tenter une reconnaissance; mais on ne doit pas oublier que je n'ai pas cherché à faire l'histoire du texte et des interprétations, et que j'ai omis certains points, les questions d'antiquité, le rapport de Propertius avec les historiens et les poètes, la comparaison des élégies du IV^e livre avec celles des livres antérieurs. Dans une mesure modeste, on a pu voir l'utilité, les lacunes et les faiblesses des travaux allemands. La pire erreur serait de les ignorer et de les mépriser de parti pris. Comme l'écrivait l'autre hiver la *Gazette de Cologne*, « ne déprécions pas l'ennemi ». Mais en reprenant chez lui ce qui fut nôtre, l'héritage des Scaliger, des Lambin, des Casaubon, des Pétau, des Valois, des bénédictins, nous sentons ce qui a périclité, ce que nous sommes en état de restaurer et d'ajouter. Justement un livre élémentaire comme celui de M. Harrington et une compilation comme celle de M. Enk ont l'utilité de donner cette vue générale qui est nécessaire avant d'entreprendre les travaux particuliers.

Août 1915.

PAUL LEJAY.